

# LA QUESTION NATIONALE:



QU'EN ONT FAIT  
LES ÉCRIVAINS?

PHOTO JAC MAT - PLUS

La  
droite  
pure et  
dure  
en  
France

page 7

Notre  
beau  
grand  
fleuve  
est  
sale

page 9

## La question

La question nationale? Quelle question?

Les questions célèbres finissent par entrer dans un petit coin de l'Histoire... ou dans l'oubli, avec ou sans réponse.

Se souvient-on du «What does Quebec want?» qui, il y a maintenant une génération, exprimait bien tout l'étonnement inquiet du Canada anglais face au Québec.

Au Québec, il y a... ou il y avait LA question. Dite nationale. Qui se la pose encore?

Notre collaboratrice Adèle Lauzon est allée voir du côté des écrivains. Dans son reportage en pages 2, 3 et 4, elle nous livre ses conclusions essentielles.

D'abord, il faut constater que les écrivains sont passés à autre chose. On n'écrit plus «pour bâtir un pays». On écrit plutôt comme si le pays était déjà fait.

Ce n'est pas qu'on a renié LA question. Nos écrivains auraient plutôt le sentiment que quelque chose d'essentiel a déjà été accompli. On ne remet plus en question l'identité québécoise et quant à la langue, on ne la sent plus aussi menacée qu'avant. En somme, pour nos écrivains, la question nationale est devenue plus un motif de sécurisation que de mobilisation.

Au Canada anglais non plus, on n'a plus peur. Pour d'autres raisons. Les intellectuels canadiens, nous rapporte Michel Vastel d'Ottawa (page 5), trouvent que le Québec s'est bien assagi. Ceux-là mêmes qui admiraient le Québec de la révolution tranquille et qui ont même applaudi aux victoires du Parti québécois, ne se sentent guère inspirés maintenant par un Québec jugé trop protectionniste et trop «bourgeois».

Si le Québec en général respire la sécurité, on y retrouve tout de même des groupes pour qui la question de la survie se pose encore. C'est le cas des anglophones de l'Estrie. Jacques Coulon, en page 6, nous trace un portrait de cette minorité de 70,000 habitants qui voit ses écoles fermer, ses jeunes s'en aller et qui se demande ce que lui réserve l'avenir dans un Québec français.

Pour terminer sur une note de fête, saluons nos prédécesseurs sur ce continent... les Incas, qui célèbrent leur plus grande fête le 24 juin, en l'honneur du Soleil. Pierre Saint-André, en pages 10 et 11, nous décrit les extraordinaires cérémonies qui marquent chez ce peuple la fête du Soleil Sacré. N'avons-nous pas nous aussi, malgré tout, de bonnes raisons de fêter?

La Rédaction

## L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



### PHOTO

#### Les fleurs du samedi

Roses, iris et autres fleurons de notre climat tempéré y prolifèrent sept jours par semaine, mais c'est le samedi après-midi que le Jardin botanique se pare de ses plus beaux atours. L'union bénie et la bague au doigt, les nouveaux mariés et leur cortège, accompagnés du photographe, parcourent les allées fleuries ou l'arboretum à la recherche du cadre idéal où fixer sur pellicule ces images de bonheur qu'ils conserveront précieusement pour l'édification de leurs enfants et petits-enfants. Juin, mois des mariages. Venus en limousines louées, des dizaines de groupes s'entrecroisent sans jamais se tromper, mariées et demoiselles d'honneur rivalisent de dentelles tandis que maris et garçons d'honneur, qui ont pillé le Classy le plus près de chez eux, ajustent leur jabot et jouent de ce soulier verni qui leur serre le pied. L'endroit idyllique est finalement trouvé: ah! les beaux lilas que voilà! Le photographe regroupe ses sujets, les petites bouquetières rêvent du jour où ce sera leur tour, cheese, clic, c'est fait. Le photographe livrera ses oeuvres lorsque les nouveaux mariés seront rentrés de voyage de noces. Montées sous plastique dans un bel album, elles seront précieusement conservées pour la vie ou, alors, déchirées et piétinées avec rage lorsque le divorce sera venu.

### SPECTACLE

#### Un homme et son piano

Il est Juif Danois naturalisé américain, âgé, pianiste, seul en scène et drôle. Immensément drôle. Deux heures de tous les gags possibles et imaginables, et plus encore, autour d'un piano. Impeccable, impassible, impayable. Lundi soir prochain, la salle Wilfrid-Pelletier croulera de rire sous les assauts répétés de Victor Borge. À ne pas rater, étant donné qu'il ne vient à Montréal qu'une fois par décennie et que son âge étant ce qu'il est, ce pourrait bien être la dernière...

### EXPOSITION

#### Bouderez-vous Bouguereau?

Vous auriez tort; on se pressera tout l'été au Musée des Beaux-Arts pour voir les cent-quarante tableaux de William Bouguereau, peintre français honni et oublié

que le Musée et la conservatrice Louise d'Argencourt ressuscitent, en même temps que toute une époque. Heureuse coïncidence: l'accès au musée ne se fait plus par ces ridicules petites portes tournantes qui déparaient sa façade. On n'entrait pas au musée, on s'y faufilait. Elles ont été enlevées et on pénètre maintenant au Musée des Beaux-Arts comme dans le bon vieux temps: par la grande porte.

### TÉLÉPHONE

#### C'est de la part de quoi?

Les répondeurs se multiplient comme poissons et pains dans l'Évangile, principalement chez les travailleurs à la pique qui dépendent du téléphone pour les contrats à venir. Certaines personnes se permettent des messages enregistrés avec voix du dimanche, fond musical et effets sonores, alors que d'autres font dans la sobriété la plus totale. Téléphoner chez Jean-Guy Moreau, par exemple, s'avère décevant. On s'attendrait à une voix de premier ministre, à un maire Drapeau, à une Sagouine. Pas du tout! Chez Moreau, c'est Jean-Guy qui parle.

### PROMENADE

#### À Lachine

En été, la meilleure façon de s'y rendre est d'emprunter la superbe piste cyclable qui longe le canal Lachine. Une piste à faire rougir d'envie les cyclistes d'Ottawa, pourtant bien pourvus en la matière. À partir du Vieux-Port, une douzaine de kilomètres le long de cette voie d'eau désaffectée — mais pas encore désinfectée — avec vue unique sur Montréal. Et la petite ville de Lachine est bien jolie avec ses monuments anciens, son «centre-ville» au charme vieillot, sa marina, son ouverture sur le lac Saint-Louis et, boulevard Saint-Joseph, ses terrasses pour cyclistes déshydratés.

### PUBLICATION

#### Holà! aubergiste

Aux éditions Primeur, un comode «Guide des auberges et hôtelleries du Québec» pour ceux que le grand hôtel, le camping ou le dollar américain à soixante-dix cents dans la piastra n'intéressent pas. Une centaine d'établissements répertoriés, avec tous les renseignements nécessaires et les classifications du service de l'hôtellerie du ministère du Tourisme en ce qui a trait à la qualité de l'hébergement et de la nourriture. □

## LA QUESTION NATIONALE

# Les écrivains sont passés à autre chose



Adèle Lauzon

Où en est la littérature québécoise par rapport à la question nationale?

Celle-ci est-elle présente dans les oeuvres? Les écrivains sont-ils présents dans l'activité politique? Sont-ils nationalistes? indépendantistes? fédéralistes? Que représente pour eux, en 1984, le gouvernement du Parti québécois? et le Canada, à la fin du règne de Pierre Trudeau? Car, toute réponse qui se voudrait exhaustive serait par définition, imprudente ou partielle.

Nos travailleurs de l'écriture sont de mieux en mieux organisés — notamment dans l'Union des Écrivains du Québec, pour défendre leurs intérêts professionnels. Mais dès qu'il s'agit de pensée, de sensibilité, d'opinion, de style, les perceptions collectives ne sont plus de mise, ce qui est un signe de santé par rapport à la liberté et au développement des idées dans la société québécoise. À cette qualité d'indépendance de pensée des écrivains, on doit ajouter leur nombre: il existe entre sept et neuf cents écrivains québécois, ceci en prenant comme critère toute personne habitant au Québec qui a publié au moins deux livres littéraires en langue française depuis les dix dernières années. Aussi en choisissant une dizaine de témoignages, a-t-il fallu se résigner à être arbitraire. Nous avons tout de même rencontré des créateurs appartenant à des générations différentes, à des courants de pensée et d'écriture très diversifiés, à des tendances politiques variées.

C'est au XIXe siècle que commence à se poser le rapport entre la question nationale et la littérature. Mgr Camille Roy préconise la «nationalisation de la littérature». L'abbé Groulx se fait aussi l'apôtre

d'une écriture de propagande, glorifiant le passé et la «race» canadienne-française. Entre ces épopées cléricales et le retour de la question nationale à la fin des années cinquante, surgirent des poètes et des romanciers de talent, des écrivains classés à l'époque dans la littérature canadienne de langue française: Emile Nelligan, St-Denys Garneau, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Alain Grandbois, Roger Lemelin, André Langevin, etc.

À la fin des années cinquante, dans les remous qui précèdent la révolution tranquille, commence à s'exprimer une génération qui écrit «pour construire un pays», le Québec. Les éditions de l'Hexagone avec Gaston Miron, *Liberté* avec Jacques Godbout. En 1963, nouvelle phase de l'escalade vers l'identité collective québécoise: la revue *Parti Pris*: radicale, indépendantiste, laïciste. Elle s'inscrit dans le courant international de décolonisation avec des intellectuels comme Pierre Maheu, Paul Chamberland, Hubert Aquin et des écrivains comme Gérard Godin, Jacques Renaud et André Major, qui écrivent en «joual», langue revendiquée comme expression de l'état du colonisé et qui est appelée à être dépassée. De même, le nationalisme de *Parti Pris* se voulait transitoire et prévoyait sa propre éradication. Cette étape constitua l'un des sommets dans la lutte pour l'affirmation de l'identité.

#### Nouvelle littérature

Cette identité ayant donc été trouvée, dès les années soixante une nouvelle littérature se fit jour aussitôt. Michel Gay, poète et secrétaire général de l'Union des Écrivains québécois, 35 ans, ne s'est jamais préoccupé de la question nationale dans ses écrits.

«On ne passe pas notre temps à se dire Québécois, pas plus par exemple que quelqu'un passerait son temps à dire qu'il est Montréalais ou New Yorkais. Parce que c'est une évidence.»

Il appartient à une génération qui n'a plus à créer un pays, puisque le travail a été fait par les aînés.

«Mais, dit-il, on n'a pas fini de digérer cette période-là qui va de 1959 à 1970. Tout a commencé et fini dans ces dix années-là: le projet de fonder une littérature nationale et puis le projet de s'opposer à ce concept-là parce qu'il n'est plus opératoire pour de jeunes écrivains... On a vu le projet textuel apparaître dans les années soixante et aujourd'hui on en vit encore.

«Il n'y a que dix ans — heure pour heure et jour pour jour — car ils ont la même date de naissance — entre Jacques Godbout et Nicole Brossard. Et pourtant, de *Liberté* aux *Herbes Rouges* (revue fondée en 1968) en passant par *Parti Pris* en 1963, par la *Barre du Jour* en 1965, il y a à peu près toute l'histoire de la littérature québécoise dans sa période reliée à la question nationale. Dans cette période, en même temps qu'on créait une littérature, on créait un pays... 1970 sera une année charnière, symboliquement en tous les cas, avec la publication de «L'Homme Rapailé» de Gaston Miron, qui curieusement marque non pas le début de quelque chose (c'est la première publication de Miron) mais la fin de quelque chose, la fin de la littérature du pays.»

Lise Gauvin, écrivaine, professeure et membre du comité de ré-

# Une littérature qui prend ses distances vis-à-vis du politique

lières, le premier spectacle de *Poèmes et Chants de la Résistance*, la création de l'*Osstitcho* avec Charlebois, Deschamps, Forestier, le Jazz Libre du Québec, le premier numéro des *Herbes Rouges* (déjà la poésie formaliste prend beaucoup de place) et l'arrivée de Pierre Trudeau au poste de premier ministre du Canada. Sur tous les plans, les pions se mettaient en place pour une longue partie, qui devait aboutir après une quinzaine d'années à un affaiblissement politique du Québec (référendum, rapatriement) mais à un renforcement de l'identité québécoise.

Il existe parfois une certaine nostalgie de ce court et heureux mariage entre les créateurs et les politiques. Michel Tremblay que l'on joue maintenant à Paris et à New York, et qui semble parfaitement à l'aise dans sa peau et dans son temps, évoque tout de même l'avant-1976 avec une certaine nostalgie.

«Merveilleuse époque de créativité, dit-il où tous ensemble, à partir de rien du tout, on a entamé l'escalade, où on s'est mis à penser qu'on pourrait être quelqu'un un jour — puis à être sûr qu'on

pourrait l'être...» Tremblay déplore à présent le manque de modernité et l'ethnocentrisme du Québec péquiste: «Un peuple qui se pend trop à son passé après avoir pensé qu'il n'en avait pas est voué à une sorte d'échec politique (...). On s'est vu peu préoccupé du présent et pas du tout de l'avenir. L'ethnocentrisme et le goût du passé s'influencent réciproquement. On s'est découvert, c'est normal, c'est même beau, c'était sain mais il faut aller au-delà...» Tremblay est aussi en réaction contre la déprime, celle qui a suivi ce qu'il appelle le «coïtus interruptus» du référendum.

## Méfiance du passé

On constate chez beaucoup de créateurs une violente allergie au passé. Sur ce chapitre, Lise Gauvin croit cependant qu'il y a de l'exagération: «Il y en a, dit-elle, qui vont jusqu'à jeter par-dessus bord toute la mémoire. Pourtant, le présent est aussi fait de mémoire. Il ne faut pas se concentrer uniquement sur l'immédiat parce que l'immédiat c'est aussi ce qui passe.»

Le rejet du passéisme et du repli sur soi s'exprime à la fois dans la

dénonciation du nationalisme conservateur qui justement privilégie ces valeurs et dans une aversion pour les ceintures fléchées, et le folklore — en tant qu'emblèmes des premières politiques culturelles du gouvernement péquiste qui concentra beaucoup d'énergies à sortir de la poussière une culture ancestrale. On s'accorde sur le fait que le ministère des Affaires culturelles a fait d'importants progrès depuis un an ou deux, dans la mise en oeuvre de politiques adéquates.

Parmi les adversaires de la culture des «vieux meubles», le poète Paul-Marie Lapointe, récipiendaire du prix de l'International Poetry Forum en 1976, décerné chaque année aux États-Unis au meilleur poète étranger, croit que «le patrimoine doit être en prise directe sur le présent. Ce qui a été fait n'a de sens que si on contribue à ce qui se fait dans le présent et à ce qui se fera dans l'avenir. Autrement, poursuit-il, le folklore ne transmet que la mort et c'est québécois. De même, il n'existe de nationalisme valable autrement que comme apportant quelque chose à l'humanité.»

L'écrivain François Charron, dans un essai intitulé *La Passion d'autonomie, littérature et nationalisme* écrit: «Les soubresauts du nationalisme relèvent d'une conception du monde qui pétrifie et sacralise les valeurs nationales. À son extrême limite, on le sait, ce nationalisme peut aboutir à l'intransigeance et à la terreur dans le cadre des régimes totalitaires.»

Et pourtant, il écrit quelques très belles lignes sur l'écrivain et la lutte pour l'autodétermination du Québec: «Dans la conjoncture québécoise actuelle (1980), il me semble qu'IL (l'écrivain) se doit à la fois, et dans une tension ravivée, de combattre pour cette reconnaissance politique du fait québécois, son autodétermination... tout en poursuivant le refus radical que cette reconnaissance recherchée ou trouvée ne se gèle en un endroit imposé du savoir, des comportements, de la culture.»

## Un malentendu

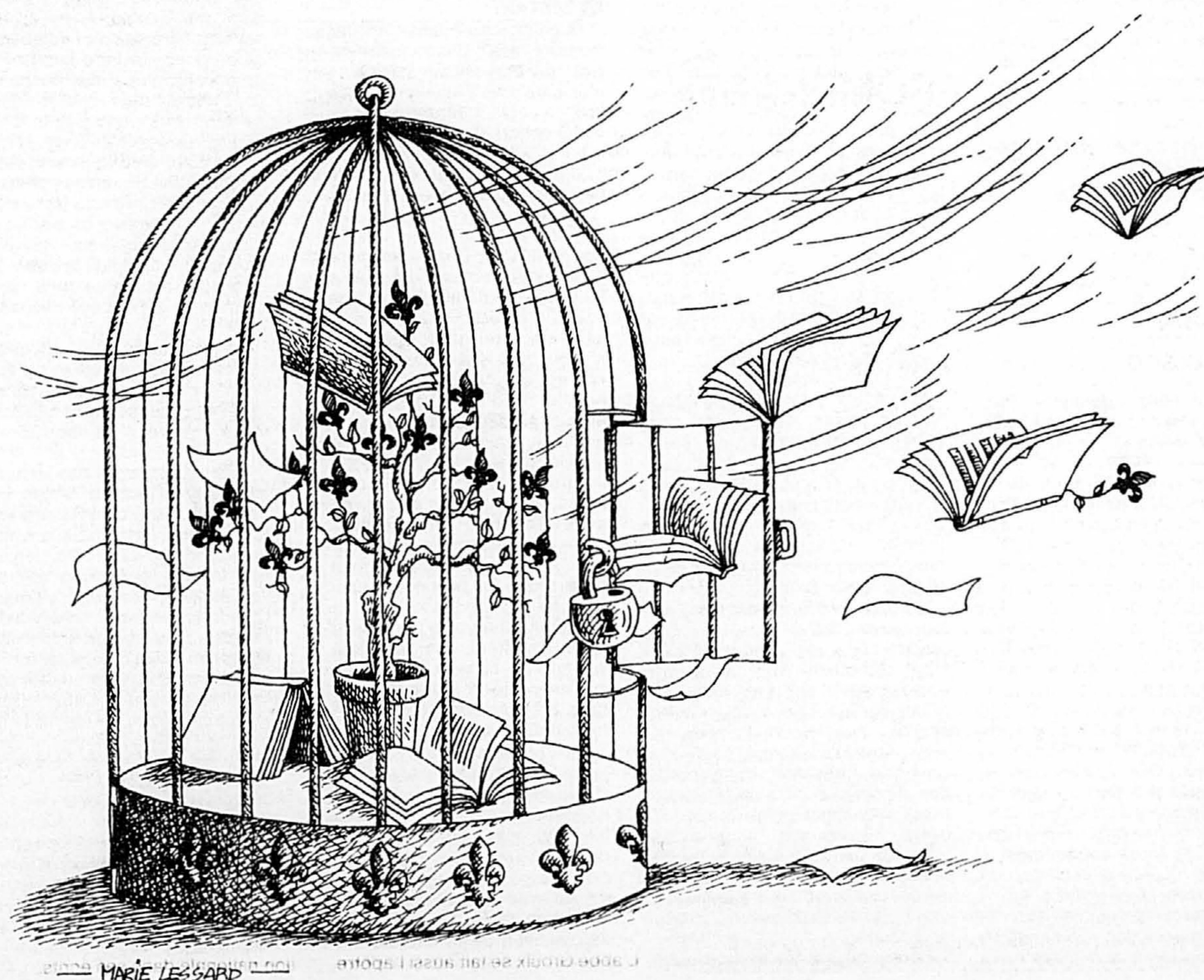
Un examen de la production littéraire actuelle, révèle que celle-ci est abondante, de qualité, et qu'elle affirme résolument son autonomie par rapport au politique.

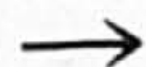
daction de la revue *Possibles*, fait le point: «Jusqu'en 1970, pour toute littérature québécoise, le référent commun minimal est celui d'une interrogation inquiète sur l'identité.» Ensuite, on en arrive au point où «une littérature devient nationale lorsque précisément elle cesse de se poser le problème de son existence... La littérature québécoise est désormais une littérature polyvalente, débarassée des attitudes crispées ou monolithiques des générations antérieures. Littérature qui accueille et célèbre aussi bien Louis Caron que Nicole Brossard, Yves Beauchemin que Yolande Villemaire ou Madeleine Gagnon.»

«Depuis plusieurs années», nous dit Jean-Pierre Guay, président de l'Union des écrivains du Québec, «les écrivains d'ici ont exploré et développé un imaginaire remarquable et produit des livres qui se défendent très bien sur le plan international. C'est pourquoi, face à ce qui ressemble de plus en plus à un constat d'échec sur ce que les écrivains peuvent attendre du Québec, il y aura une tendance chez les écrivains à se situer exclusivement dans une production internationale.»

Entre 1965 et 1975, on vit l'une des périodes les plus effervescentes de l'histoire du Québec, période au cours de laquelle il y eut une interaction entre le politique et le culturel, l'un renforçant continuellement l'autre et réciproquement — dans un combat pour l'affirmation de l'identité québécoise.

L'année 1968, par exemple, marque la fondation du Parti québécois, la publication de *Nègres Blancs d'Amérique* de Pierre Val-





Dès 1970, les thématiques du pays avaient commencé à disparaître. Après la prise du pouvoir par le Parti québécois en 1976, cette tendance s'accroît. À ce moment, non seulement les créateurs ne sont-ils plus obligés de revendiquer une identité désormais conquise, mais un grand nombre d'entre eux, — à des degrés divers, consciemment ou inconsciemment, ont remis entre les mains du Parti québécois la dimension politique de leurs aspirations.

Nicole Brossard nous dit comment elle a perçu ce phénomène: «Beaucoup d'écrivains de tendances diverses qui, indépendantistes ou non, croyaient à un projet de société québécoise ont pensé que leurs aspirations politiques pourraient être prises en charge par le Parti québécois une fois ce dernier au pouvoir. Les attentes à cet égard ont été disproportionnées, voire utopiques.»

«Il y a eu déception et parallèlement les valeurs et les motivations culturelles se sont déplacées. Pensons seulement à l'impact du féminisme. Si on peut en général parler d'une désaffection politique, on peut cependant affirmer que celle-ci n'entame en rien la qualité de la littérature qui se fait présentement.»

«Que nous n'ayions pas su faire la différence entre la conquête d'une identité qui concerne tous les créateurs et créatrices et la vie politique autour d'une identité, voilà peut-être ce qui est à l'origine d'un malentendu qui pourrait facilement être entendu comme «fatigue» intellectuelle.»

Finalement, nos écrivains ne furent engagés dans le Politique que pendant la période d'urgence où il y allait de leur vie en tant que créateurs. Le minimum identitaire étant assuré, beaucoup d'artistes voudront spontanément explorer des voies nouvelles.

### Un contexte politique normalisé

Yves Beauchemin, l'auteur du *Matou* — le plus fort tirage jamais atteint au Québec avec 600 000 en France, plus les traductions dans différents pays est un militant péquiste de la base. Un indépendantiste fervent. Pourtant, il vit, lui aussi, ce désinvestissement du travail d'écriture par le politique.

«On s'est mis à écrire comme si on était un peuple normal et comme si l'indépendance était faite. C'était peut-être schizophrénique. Mais, depuis 1976, on se disait que la «job» était en train de se faire, alors, on a eu envie d'écrire autre chose. Il y a autre chose que la question nationale. Il y a la vie, le destin humain. Dans mon cas personnel, mon premier roman *l'Enfirouapé*, publié en 1974 était directement inspiré de la Crise d'Octobre 1970. Dans le second roman, *Le Matou*, déjà le thème politique n'apparaît qu'en sourdine. Dans le troisième, celui que j'écris en ce moment, il a complètement disparu. Et ce n'est pas un choix. On ne choisit pas nos livres. Ce n'est pas non plus un rejet du thème national. C'est que le contexte politique s'est normalisé depuis 1976, dans la vie de tous les jours: les écrivains reflètent ça tout simplement. On s'est mis à écrire des romans comme des Italiens en Italie ou des Allemands en

4 Allemagne. On a tout simplement

# La loi 101 fait le bonheur de tous les créateurs

supprimé le signe «égal» entre politique et littérature.»

### De la compréhension... à Ottawa

Il semble bien, à en croire, poètes et romanciers que l'élection du Parti québécois, au lieu de raviver les flammes militantes, ait bien au contraire rassuré les gens sur leur destin collectif et les ait encouragés à s'occuper ailleurs.

D'autre part, après 1976, les hommes au pouvoir à Québec, un peu par la force des choses (l'abondance du travail à abattre) et beaucoup par négligence et par incompréhension, ne devinrent jamais très attentifs à la réalité contemporaine de la création.

Pendant ce temps, le gouvernement fédéral, sans doute stimulé par le défi posé par le Parti québécois, fit preuve d'une grande efficacité dans le soutien qu'il apporta aux créateurs québécois, sans leur demander par ailleurs d'allégeance politique. Il se montra bien renseigné sur les tendances, et les manifestations modernes de l'art et de l'écriture. Il trouva mille occasions d'encourager — notamment par le conseil des Arts — les créateurs de toutes disciplines. Ceux-ci, souvent indépendantistes, et en tout les cas conscients de leur identité québécoise, constatèrent avec amertume à quel point Ottawa — en matière culturelle — était plus près d'eux que Québec. Des problèmes de disponibilité financière intervenaient dans cette situation, mais elles n'expliquaient pas tout.

Michelle Lalonde, l'une des meilleures écrivaines de la «littérature du pays», et péquiste convaincue, croit pour sa part que le gouvernement devrait être conscient de la nécessité d'aborder la question nationale avec une problématique nouvelle et dans un langage nouveau, et se montrer plus attentif aux courants de pensée contemporains.

Un bon nombre d'écrivains, surtout parmi les jeunes, seraient, semble-t-il, complètement dépolitisés, comme le sont d'ailleurs beaucoup d'anciens militants d'extrême-gauche, aussi désenchantés mais pour d'autres raisons. André Duchesne, poète-musicien, ex-président du Syndicat des Travaillieurs de la Musique, évoque la situation en termes visuels: «À présent, tu vois des vieux (30 ans!) marxistes-léninistes se promener en ville tout habillés en rose et les vieux (30-40 ans) granolas nationalistes aux cheveux longs...»

Duchesne qui fut militant natio-

naliste de gauche est en pleine réflexion sur la façon d'aborder ces questions en 1984, alors que tant de choses fondamentales ont changé. Le rôle des communications, par exemple:

«En 1968, on parlait du Saguenay sur le pouce, on traversait tout le parc des Laurentides et on filait jusqu'à Montréal... pour acheter des disques de Jimmy Hendrix déjà célèbre aux États-Unis, qu'on rapportait au Saguenay pour le faire entendre à trois ou quatre personnes... Aujourd'hui, avec le développement des communications, Michael Jackson, on l'entend à peu près en même temps que ce soit aux États-Unis ou dans un village de brousse, n'importe où. Dans ces conditions, tout le problème du culturel et du politique est à repenser... et je ne sais pas trop où on va.»

### Un point de ralliement: la langue

Duchesne lui-même, longtemps membre actif d'une avant-garde politique et musicale affirme néanmoins qu'il ne s'imagine pas chantant en anglais. Et une petite phrase lui échappe qui le surprend lui-même: «Mon pauvre père s'il m'entendait chanter en anglais qu'est-ce qu'il dirait...»

La langue paraît être au centre des îlots de résistance de la question nationale. Par exemple la loi 101 fait le bonheur d'à peu près tous les créateurs francophones. Philippe Haecq, poète et professeur de littérature, qui affirme n'avoir jamais été touché par le nationalisme et qui a publié son premier livre en 1972, explique: «Moi j'ai découvert Miron avec bonheur. Mais chez Miron c'est la langue maternelle populaire que j'ai trouvée importante. Pour moi, Miron, ça n'a jamais été le «pays» mais le fait que les classes populaires au Québec exprimaient avec son oeuvre, un langage qui leur appartenait en propre. La langue c'est très important.»

Michel Guay, qui, comme plusieurs confrères de son âge ne voit pas de rapport entre son travail de poète et la question nationale, fait une sorte d'exception de taille pour la langue:

«Il y a là, dit-il, un point d'appui pour sensibiliser les écrivains au problème politique. C'est bien beau de dire comme on le fait parfois avec désinvolture qu'on écrit dans son petit bureau, plus en rapport avec d'autres poètes du monde qu'avec la collectivité d'ici... c'est bien gentil, sauf que si autour de nous le monde s'écroule, je ne pourrai plus publier mon livre, je

ne pourrai donc plus être lu... ça va être grave tantôt! Si par exemple, la langue française commençait à se détériorer, ce serait pour nous un très grand problème. C'est notre outil de travail qu'on se ferait enlever... C'est là finalement que le ralliement doit se faire.»

### Le choc du référendum

Somme toute, chez les créateurs comme dans la plupart des groupes sociaux on trouve toute sorte d'opinions qui vont de l'indépendantisme à une nouvelle vision du monde ou à la négation du politique.

Yves Beauchemin continue de militer au Parti québécois, et croit en la nécessité de l'indépendance du Québec.

«Dès 1977, on s'est mis à faire une politique d'apaisement et de réconfort, à avoir une peur bleue du mot indépendance. On a utilisé des valiums. Pour neutraliser la peur des Québécois on en a essayé de faire passer l'indépendance en douce, à faire passer le fait de devenir un peuple indépendant pour une simple formalité. Mais ça ne sera jamais une simple formalité. La plus grave erreur — en plus du concept de Souveraineté-association, c'est de refuser systématiquement de parler du danger économique. Quand tu parles pas d'un danger que tout le monde connaît, tu amplifies la peur. C'est pire que tout parce qu'à ce moment-là on est entouré de mensonge.»

En plus du «valium» de la campagne référendaire, Yves Beauchemin croit que la déprime s'est installée à cause de la façon dont le Parti québécois a réagi au résultat.

«On avait passé des années à gagner très peu de sièges et on parlait toujours de «victoire morale» parce qu'on avait augmenté le nombre de nos voix. Moi, je pense que les résultats du référendum, ils n'étaient pas si terribles que ça. C'était même une belle «victoire morale». La Norvège a eu trois référendum avant d'accéder à l'indépendance. Ça aurait pu être perçu comme une étape; c'était le temps d'être étatiste. Ce «aujourd'hui ou jamais» manquait de maturité. Mais on n'était pas préparés à l'échec et incapables d'évaluer historiquement le sens des résultats.»

Yves Beauchemin croit qu'on a dévalué le mot «nationalisme» qui, à son avis, ne comporte rien de péjoratif. Il dit qu'il cessera d'être nationaliste quand le Québec sera indépendant.

Le poète-philosophe Paul

Chamberland, qui a aujourd'hui 45 ans, était parmi les principaux fondateurs de *Parti Pris*. En 1980, il était partisan du OUI.

Il doute maintenant que la constitution d'un état-nation québécois soit réalisable. En 1984, le changement, à la fois des valeurs et de la situation stratégique mondiale est tel qu'il est impossible d'agir en fonction d'analyses anciennes, y compris celles des fédéralistes traditionnels.

Selon Chamberland, on assiste, ici comme dans plusieurs autres pays à «une réaction du fait que les fondements de la pensée de l'action politique tels qu'on les a connus s'effondrent. Il y a un désinvestissement, mais c'est une fuite devant un effondrement — comme la fuite provoquée par un tremblement de terre.»

«À ce moment-là, on ne parle pas seulement de l'échec du mouvement indépendantiste mais de la sorte d'abîme qui se crée entre les êtres vivants dans leur concret d'une part et, d'autre part, une machine politique, qu'elle soit fédéraliste, qu'elle soit socialiste, qu'elle soit indépendantiste. Que le gouvernement soit péquiste, en un sens, ça importe peu. Ce qui de plus en plus règle les décisions sociales, politiques et économiques, obéit de plus en plus à une logique de la quantité. À ce moment-là, les idéologies deviennent de plus en plus fantomatiques. Mais ce n'est pas à cause du Parti québécois.

C'est un mouvement qu'on constate en Occident. Ce mouvement affecte d'ailleurs les machineries syndicales, les grandes corporations, les gouvernements locaux. C'est comme si les conflits fédéralistes-indépendantistes étaient déshabités parce que le politique est lui-même déshabité.» Commentant la situation présente, Chamberland dit: «Depuis le 20 mai 1980, et c'est ça qui est épouvantable, le Parti québécois se trouve acculé à une situation qui rappelle celle de l'Union nationale. On en est encore à l'autonomie provinciale. C'est lamentable.»

«Face à cette situation nouvelle je considère donc qu'être créateur actuellement, c'est essentiellement assumer un état nihiliste. Un nihilisme conjoncturel? Difficile à dire pour combien de temps.»

La plupart des écrivains que nous avons pu rencontrer avaient, en se faisant aborder, une réaction d'étonnement, un peu comme si on voulait discuter avec eux d'un vieux truc rétro même pas remis à la mode.

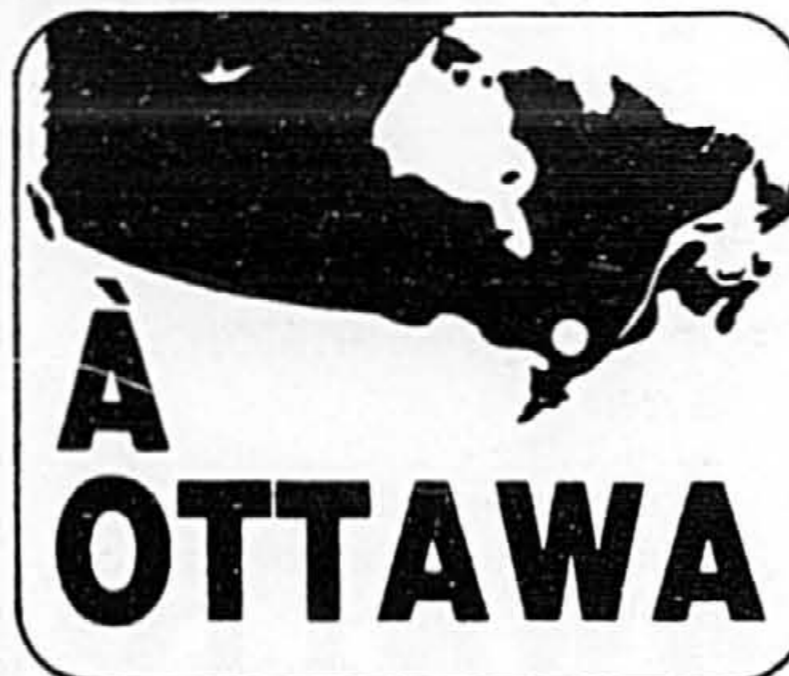
Par contre, une fois lancés, ils se sont tous montrés très loquaces et heureux de l'être. La situation du Québec, malgré les apparences de morosité et de désintérêt politique se prêtait, semble-t-il à des débats fort intéressants, en des termes différents des vieilles chicanes Québec-Ottawa telles qu'on les a connues depuis vingt ans. Parce que dans la réalité de 1984, pas plus le fédéralisme que le nationalisme, dans le cadre fédéral provincial ne passionne une génération de créateurs plus ouverts sur le monde et sur les problèmes universels. Il paraît clair aussi que cette attitude est largement conditionnée par les gains des générations précédentes sur le plan de la langue et de l'identité collective. Tant que celles-ci ne sont pas menacées, on pense à autre chose. □

AU CANADA ANGLAIS

# Le Québec ne fait plus peur et le PQ n'intéresse plus...



Michel Vastel



**P**our la nouvelle génération d'intellectuels du Canada anglais, le Québec n'a pas tenu les promesses de la Révolution tranquille. Il n'intéresse plus, ne fait plus peur et les nouvelles priorités d'aujourd'hui — la promotion du statut de la femme, les libertés individuelles — «cadrent mal avec la tradition protectionniste de la société québécoise». À les entendre, les intellectuels canadiens-anglais semblent croire que le Québec retourne à l'âge de pierre, ou au moins à celui de Maurice Duplessis!

Comme le résume Richard Simeon, de l'université Queens à Kingston: «Le Québec est tout simplement quelque chose qui ne préoccupe plus.» Quant au Parti québécois, l'intérêt qu'il a suscité dans la gauche intellectuelle du Canada anglais a disparu: «C'est un parti bourgeois», dit encore Simeon.

Lorne Nystrom, député de la Saskatchewan, qui compte beaucoup d'amis au gouvernement québécois, dont Gérard Godin et Louise Beaudouin, admet «qu'on avait plus d'admiration pour les libéraux de la révolution tranquille que pour les péquistes de 1984». Celui qui dit cela aujourd'hui avait invité René Lévesque en 1967 à rencontrer ses camarades étudiants de l'Université de Regina et, encore en 1981, il célébrait avec trois de ses collègues députés néo-démocrates la victoire du Parti québécois à Montréal.

Les raisons de ce changement d'attitude varient suivant les interlocuteurs. Jeffrey Simpson, *national columnist* au *Globe & Mail* de Toronto, affirme: «Il y a une très grande fatigue. Le dossier est fermé pour l'instant. Après tout, les sondages n'ont pas changé depuis quinze ans.»

«It's over», lance Richard Simeon. Il admet que rares sont ses collègues qui, comme Don Smiley, affirment encore que «le plus grand échec de la réforme constitutionnelle est de n'avoir pas su amener le Québec à y adhérer».

En fait, pour comprendre ces intellectuels dans la quarantaine au-

jourd'hui, il faut se souvenir qu'ils ont été marqués par la révolution tranquille. Alors adolescents, ils lisaient avidement ce que *Canadian Forum* et *Cité libre* publiaient sur le mouvement de libéralisation qui secouait le Québec. «Dans un pays ennuyeux comme le Canada, les nouvelles qui nous arrivaient du Québec excitaient notre imagination.»

En 1968, lorsqu'il domine la scène politique canadienne, Pierre Trudeau est porté par cette vague d'admiration pour le Québec. La gauche intellectuelle y croit d'autant plus que le slogan de la «Société juste» évoque pour elle les luttes de libération contre les années sombres du duplessisme.

C'est aussi l'époque où les jeunes étudiants du Canada anglais commencent à découvrir une société qui les révolte. David Kilgour, par exemple, aujourd'hui député conservateur d'Edmonton, est venu faire un stage d'été dans une succursale de la Banque de Montréal, dans la basse ville de Québec, en 1963. Il y découvre avec stupéfaction un monde entièrement anglophone et avoue avoir eu quelque gêne à aider certains Québécois à écrire leur correspondance, en anglais, au siège social de Montréal.

David Kilgour était pourtant issu d'une famille très riche de Winnipeg — il est d'ailleurs le beau-frère de John Turner — et à l'école, on lui avait fait apprendre le latin plutôt que le français. Un des amis de la famille était John Dafoe, l'éditeur du *Winnipeg Free Press*, l'un des plus antifrancophones que le Canada anglais ait jamais produits. Dans les salons de la famille Kilgour, on rencontrait aussi régulièrement les grands avocats de Winnipeg qui avaient mené la lutte pour l'abolition du français langue officielle au Manitoba. «Mes parents croyaient au melting pot» confie David Kilgour qui lui-même accepte tellement le «droit à la différence du Québec» qu'il est prêt à lui donner le droit de veto. Kilgour, comme Lorne Nystrom d'ailleurs, ont acheté une maison sur les rives québécoises de la rivière Outaouais et envoient

leurs enfants dans des écoles françaises.

La nouvelle génération d'intellectuels anglais constitue donc un symbole des progrès réalisés en vingt ans par le fait français et par la cause du Québec lui-même. Ces gens-là sont d'abord eux-mêmes bilingues et l'un d'entre eux m'a montré avec quelque fierté les éditions copieusement annotées des écrits d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx.

Il est bien connu que les classes d'immersion en français refusent du monde, particulièrement dans l'Ouest, et il s'agit généralement d'enfants venant de familles dont les parents ont une éducation de niveau universitaire. Les statistiques sont même parfois surprenantes. A Yorkton en Saskatchewan par exemple, la ville la plus ukrainienne du Canada — 22% de la population — il y a quatre fois plus d'enfants inscrits au cours de français qu'au cours d'ukrainien.

Comme le rappelle Jeffrey Simpson, il y a seulement douze ans qu'une vingtaine de députés conservateurs rompaient avec la ligne du parti de Robert Stanfield et s'opposaient publiquement au bilinguisme dans la fonction publique fédérale et que, selon Donald Macdonald, les *red-necks* de l'Ontario provoquaient une première défaite électorale de Pierre Trudeau.

## La question va ressurgir

Autre changement depuis les années 60, l'acceptation du fait que le «Québec est différent». Même ceux qui prétendent que le Québec n'inquiète plus admettent, avec une vague crainte dans la voix, que «la question va ressurgir un jour ou l'autre».

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce sont aux deux extrêmes du spectre politique, chez les conservateurs et les néo-démocrates, qu'on est le plus ouvert à l'idée et tout le monde s'entend pour donner beaucoup de crédit à Joe Clark. En dehors de la question souverainiste, il y avait beaucoup de sympathie en Alberta pour le gouvernement de René Lévesque et le premier ministre lui-

même. Et pourquoi cette sympathie a-t-elle soudain disparu? Unanimement encore, on l'attribue à deux facteurs: la défaite du référendum — «qui confirme quinze années de sondages» — et l'arrivée de Brian Mulroney qui, comme l'autre Québécois Pierre Trudeau — adopte la ligne dure avec le Québec.

Pendant la campagne référendaire, ces intellectuels ont pris au sérieux la promesse de Pierre Trudeau de renouveler la fédération. Ils y tenaient d'autant plus qu'ils avaient cru trouver en Claude Ryan — il jouissait encore de tout le prestige des directeurs du Devoir — un leader fédéraliste de la trempe des pères de la révolution tranquille.

## Les choses ont changé

Aujourd'hui, ces mêmes personnes sont bien prêtes à regarder toute revendication en provenance du Québec, mais les conditions ont considérablement changé.

D'abord, comme l'explique encore Jeffrey Simpson, le Canada anglais «n'acceptera pas de repartir à zéro et il faudra du temps». En fait, prétend-il, les Canadiens anglais sont de vrais «étapistes» et il en donne pour exemple la politique linguistique du gouvernement Davis, avec laquelle il n'est d'ailleurs pas d'accord.

Incidemment, personne au Canada anglais ne semble croire, au contraire de monsieur Trudeau, que la reconnaissance du bilinguisme officiel en Ontario aurait tellement d'influence sur l'opinion des Québécois.

Selon eux, la réalité bilingue du Canada est acquise dans l'esprit de tous. «Cela fait partie, explique Richard Simeon, du symbole pan-canadien qui a influencé les Québécois au moment du référendum.»

Par ailleurs, une autre circonstance risque de réduire la réceptivité des intellectuels canadiens-anglais aux revendications du Québec. Leurs priorités ont elles-mêmes clairement changé: l'économie, les mouvements pacifistes, le féminisme, les libertés civiles sont autant de questions qui, pen-

sent-ils plus souvent à tort qu'à raison, «ne cadrent pas avec la longue tradition protectionniste de la société québécoise».

Richard Simeon par exemple est bien près de penser qu'avec le retour de Robert Bourassa — un autre événement politique qui les laisse particulièrement perplexes — la société québécoise s'en retourne aux années sombres de l'époque de Maurice Duplessis. Le Canada anglais, grâce à un savant dosage de reportages dans la grande presse de Toronto et des films de la télévision anglaise, n'a retenu de l'époque de Bourassa que les dernières années de corruption et les grands affrontements avec les syndicats. C'étaient là des événements qui leur rappelaient les histoires de leur jeunesse sur le régime Duplessis.

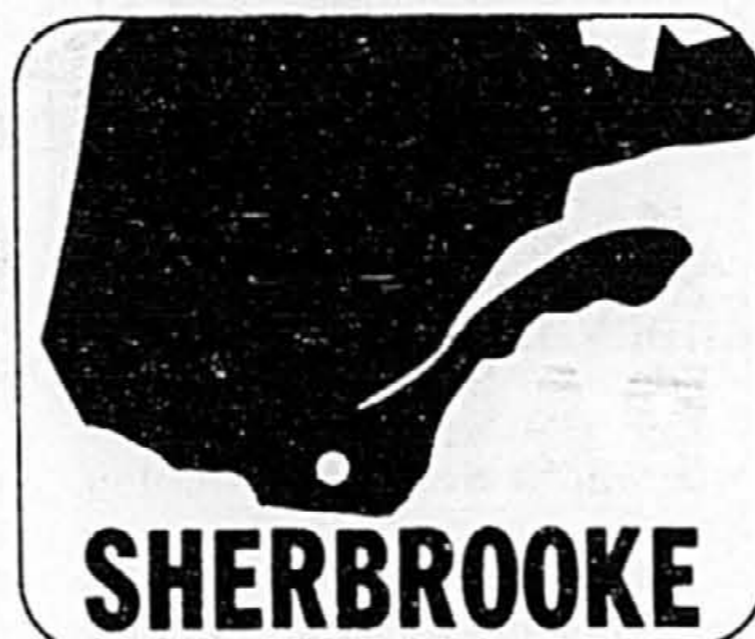
Pour ces gens-là, l'homme politique dont ils rêvent pour le Québec est un Robert Cliche, c'est-à-dire un nationaliste qui ne va pas jusqu'au séparatisme, disent-ils, et un socialiste qui ne veut pas, malgré tout, casser le système. Pour Lorne Nystrom par exemple, qui rêve de réaliser la grande alliance entre la gauche du Canada anglais et les nationalistes québécois, cet homme pourrait être Daniel Johnson.

Certains ont enfin souligné la très bonne performance réalisée par Jean Chrétien chez les députés libéraux de l'Alberta, de la Colombie-Britannique et de Terre-Neuve. Selon eux, cela témoigne du progrès réalisé par les francophones au Canada.

Il n'empêche qu'à ce même congrès libéral, pas un seul des grands noms du spectacle québécois n'était présent, pas plus que du Canada anglais d'ailleurs. Tout se passe comme si ces intellectuels avaient évacué le Parti libéral pour se réfugier aux deux extrêmes, à droite et à gauche. Le malheur, disent-ils, c'est qu'au Québec il n'y ait plus ni droite ni gauche mais «seulement des partis bourgeois».

# Etrie: les anglophones veulent survivre...

Jacques Coulon



Un peu avant d'arriver à Stanstead-Plain, on aperçoit de la route, entre le terrain de golf et le cimetière, un petit monument érigé sur une butte. Une plaque de bronze, posée là il y a une cinquantaine d'années par la Société historique, porte les noms des 96 pionniers de Nouvelle-Angleterre qui fondèrent les villes et les villages où certains de leurs descendants vivent encore.

Jusque vers 1870, l'Etrie — les Cantons de l'Est, comme on disait encore récemment — est anglophone et protestante dans toutes ses fibres. Et puis, tranquillement, les choses changent à mesure que de plus en plus de francophones s'installent dans la région. Aujourd'hui, rien ne va plus. La communauté anglophone est inquiète et désorientée.

Des quelque 170,000 Québécois de langue anglaise vivant en dehors de la région montréalaise, près de 70,000 habitent l'Etrie, généralement en milieu rural, dans les villages et les petites villes, ce qui, au dire de leurs porte-parole, accentue encore leur isolement.

## Le désarroi

«Les gens se posent des questions auxquelles personne n'apporte de réponses satisfaisantes, explique Charles Bury, rédacteur en chef du *Sherbrooke Record*. Pourquoi nos écoles et nos églises ferment-elles? Pourquoi nos jeunes les plus instruits quittent-ils la région et la province? Pourquoi les personnes âgées ne peuvent-elles transiger dans leur langue avec les services gouvernementaux? Charles Bury déplore le fait que la communauté anglophone de l'Etrie n'ait jamais disposé d'une presse assez vigoureuse capable de la représenter convenablement.

Le malaise couve depuis longtemps, en fait, depuis la promulga-

tion de la loi 101 et de sa mise en application. La décision récente du conseil municipal de Stanstead-Plain de revenir à certains panneaux et inscriptions bilingues sur ses véhicules notamment, est caractéristique d'une attitude nouvelle, après la période de silence et d'hésitation. Il y a un peu plus de quatre ans, une vingtaine de personnes décidaient de fonder une association régionale, non pour s'opposer aux politiques gouvernementales, mais pour en faciliter la compréhension à l'ensemble de la communauté, à commencer par ceux qui ne parlent pas le français.

On s'occupa aussi des besoins les plus urgents des communautés anglophones — certaines sont très petites — disséminées aux quatre coins de l'Etrie, d'inventorier le patrimoine culturel et, dans le domaine scolaire, de développer une collaboration étroite avec le secteur des écoles francophones.

## Association active

Aujourd'hui, l'Association des anglophones de l'Etrie (English Speaking Townshippers Association) compte quelque 5 000 membres et n'a jamais été aussi active. Elle entretient deux bureaux à Sherbrooke et Cowansville et 150 bénévoles s'occupent de quatorze représentations locales. «Un succès inespéré, qui repose d'abord sur trois ou quatre personnes travaillant 14 heures par jour», dit un correspondant du *Stanstead Journal*, un hebdomadaire qui vient de retrouver une seconde jeunesse après 130 années d'existence...

L'association compte aussi sur une certaine lassitude du gouvernement au pouvoir vis-à-vis les délicates questions linguistiques, sur l'aide d'Action Québec et sur une réaction nouvelle du milieu anglophone qui relève la tête avec force.

Pourtant, si les anglophones sont désorientés et nettement minoritaires dans toute cette vaste région qui va de la baie Missisquoi aux limites de la Beauce, le pays tout entier, paradoxalement, reste profondément marqué par leur prépondérance passée.

Dans le style, d'abord, très «Nouvelle-Angleterre», des petites villes et des villages, des églises de différentes dénominations. Dans le cadre paroissial aussi d'une structure sociale qui compte beaucoup de gens d'âge mûr: soupers d'église, foires rurales durant l'été, concerts et conférences souvent parrainés par des sociétés historiques, des musées ou groupements locaux, activités des Women's Institutes (le pendant des Cercles de fermières) dont le premier fut fondé à Dunham, en 1911, et qui sont encore très actifs.

## Une présence

À l'exception de la région Granby-Bromont, la propriété rurale est encore largement aux mains des anglophones. Ils ont l'université Bishop et, à Stanstead-Plain, le collège le plus huppé du Canada; des théâtres d'été, un quotidien (*Sherbrooke Record*) et trois ou quatre hebdomos. Il y a, enfin, la toponymie. De Waterloo à Thetford-Mines, d'Eastman à Knowlton et à Rock-Island, de Philipsburg à Stornoway en passant par Ayer's Cliff et Ascot-Corner, la liste pourrait être longue. Parfois, comme si l'on avait voulu faire un compromis devant la présence envahissante des francophones, de bien curieux hybrides: Saint-Ignace-de-Stanbridge, Saint-Grégoire-de-Greenlay, Saint-Rémi-de-Tingwick...

Alors, malgré cette belle apparence, comment s'explique la situation actuelle? En privé, on dit que les anglophones, vivant loin des grands centres comme Montréal et Québec, n'ont pas reconnu à temps les changements qui se

produisaient ou n'y ont pas attaché d'importance. Les bouleversements culturels ne sont pas passés chez eux et si bien des gens prétendent «qu'en Etrie les deux communautés culturelles se sont toujours bien entendues», c'est que le dialogue ne fait qu'à peine commencer...

Traditionnellement plus portés vers les États de Nouvelle-Angleterre que vers Québec ou Trois-Rivières — et même Montréal —, les anglophones de l'Etrie ne constituaient pas même un groupe homogène, ceux de Sherbrooke et Magog, par exemple, n'ayant que peu de relations avec les habitants des petites villes frontalières.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, les immigrants écossais très pauvres qui s'établissent dans la région du lac Mégantic restent coupés des autres communautés de langue anglaise pendant de très longues années, à cause surtout des difficultés de communication. L'actuel désarroi résulte aussi d'une certaine apathie du milieu et d'un manque d'organisation.

## Pas de leaders

«Les anglophones de l'Etrie n'ont jamais vraiment eu de leaders, constate James Duff, ex-rédacteur en chef du *Sherbrooke Record*. Formant pendant longtemps une communauté rurale importante et prospère, ils vécurent repliés sur eux-mêmes, presque sans contacts culturels et même politiques avec le reste de la province.»

À l'Association des anglophones de l'Etrie, on ne cherche pas à refaire l'histoire mais simplement à aller au plus pressé. Par exemple, retenir dans la région tous ceux qui aiment y vivre, à commencer par les jeunes. D'où l'importance de travailler en étroite collaboration avec le ministère de l'Éducation et le réseau scolaire francophone. Car si la question scolaire apparaît comme une priorité, c'est

qu'elle est la clef de la survivance.

«Au tout début du peuplement anglophone, explique un porte-parole de l'association, l'un des premiers soucis des colons était de bâtir une école. Aujourd'hui, chaque fois qu'on en ferme une, c'est une communauté locale qui tombe malade.»

## Les écoles

Des écoles, on en a fermé plusieurs depuis 1970, la population anglophone d'âge scolaire ayant baissé d'un tiers. Certaines continuent de fonctionner bien qu'elles aient connu une diminution de 60 p. cent du nombre d'élèves. C'est le cas, entre autres, dans des villages à la population vieillissante comme Bury, North-Hatley, Cookshire, Stornoway ou Sawyerville.

Affiliées à la Commission scolaire régionale de Lennoxville, elles n'ont pas 100 élèves chacune et se partagent le même directeur. On ne les maintient ouvertes que grâce à la bonne volonté des professeurs et à des prodiges d'économie. Pour arrêter l'hémorragie, les étudiants anglophones doivent maîtriser l'usage du français à la fin de leurs études, sinon ils quittent la région — et souvent la province. C'est pourquoi l'association réclame un effort accru pour améliorer l'enseignement du français, insuffisant actuellement, «effort qui aurait dû être fait il y a 15 ans», admet son directeur.

Certes, il y a d'autres problèmes pressants: accessibilité des citoyens de langue anglaise aux emplois de la fonction publique, aux soins médicaux dans leur langue, plus forte représentation au sein des organismes culturels, des agences gouvernementales de la région, mise en valeur du patrimoine culturel pour redonner à ceux qui l'auraient perdu le goût de reprendre racines... Mais, dans l'immédiat, le domaine de l'éducation mobilise toutes les bonnes volontés.

# LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES EN FRANCE

## Extrême-droite: 11 Immigrés: 0



Jean-François Lisée



**D**imanche dernier, 2 204 961 électeurs ont consacré la nouvelle «star» de la politique française. Depuis plus d'un an, son étoile montait. Avant, il y avait bien Georges Marchais, le communiste, qui perçait l'écran télévisé de ses répliques alambiqués, de ses vérités toutes faites et de ses remontrances aux journalistes. Mais son numéro commençait à vieillir et il ne suffisait plus de le programmer pour s'assurer une bonne cote d'écoute. Heureusement il y a l'autre. Lui aussi a la répartie facile, le verbe agile, le gros bon sens au détour de chaque phrase, il a l'air d'un oncle un peu grassouillard et bon vivant, d'un parent de banlieue qui a fait fortune dans la lingerie, du barman du bistro du coin qui en a toujours une bonne à raconter.

Jean-Marie Le Pen, 56 ans, profession: secrétaire général du Front National, le parti qu'il a créé en 1972. Depuis dimanche, il peut ajouter à sa carte de visite: «Député au Parlement européen».

Il est convainquant, charmeur, drôle, jamais excessif, souvent grave, toujours dans le ton, celui que veulent entendre ceux qui l'écoutent.

Raciste? Allons donc! Depuis dix ans tous ceux qui le disent se retrouvent devant un juge qui les condamne pour diffamation. Beau joueur, Jean-Marie Le Pen ne leur réclame qu'un franc de dommages. Tous les fleurons du journalisme français sont passés par là.

Car il est habile, le leader du Front National. Certes, dans les journaux qu'il anime, dans des tracts, et surtout dans les discours de ses proches, on peut relever des propos antisémites ou dirigés contre les Noirs et les Nord-Africains.

Mais chez Le Pen, on trouvera tout au plus de la grossièreté. Comme lorsqu'il dénonce une manifestation de «l'Association des femmes maghrébines en rut... enfin, en action... c'est la même chose.» Et encore, la liste n'est pas

très longue. La perle, qu'on cite toujours, vaut qu'on la répète: «Demain, si vous n'y prenez garde, ils (les immigrés) s'installeront chez vous, mangeront votre soupe, et coucheront avec votre femme, votre fille... ou votre fils.»

### Une menace mortelle

N'y a-t-il pas, sur sa liste électorale, un Algérien, un Juif, un Polonais? Naturalisés français, bien sûr, pour prouver que son slogan «les Français d'abord» s'adresse à tous ses concitoyens et pas seulement aux Français «bon teint».

Jean-Marie Le Pen a raison de brouiller les cartes. Plus il monte, moins il cogne directement sur le clou de l'immigration. D'abord parce que le racisme à l'état brut, ça ne mobilise que quelques excités. Ça fait mauvais effet dans l'électorat le plus réceptif. Vaut mieux présenter la chose comme un phénomène social, un problème économique, un déséquilibre planétaire, «Deux millions d'immigrés, deux millions de chômeurs», scandé-t-il, la charité oui, mais lorsqu'on en a les moyens.

Et il faut savoir que l'Occident souffre de dénatalité chronique, le tiers monde souffre de surnatalité chronique, quoi de plus naturel pour les habitants des pays pauvres que de vouloir venir profiter des richesses de l'Occident. «Nous sommes menacés par la pression démographique du tiers monde... Nous sommes menacés d'envahissement par des hordes qui ne cessent de se développer à nos frontières, aux frontières d'une Europe et d'une France frappés de plein fouet par la dénatalité, et je dis qu'il y a une menace qui est mortelle pour notre civilisation et pour nos peuples, une menace de submersion».

L'analyse internationale ne s'arrête pas là: «Que vienne un mot d'ordre de l'étranger, que Kadhafi ou Khomeini déclenche contre notre pays la guerre sainte... et les ghettos d'immigrés volontairement constitués se retourneront contre nous.»

Ce n'est donc pas par racisme

qu'il faut chasser les immigrés, mais parce qu'ils coûtent cher et constituent une menace. Le discours est déculpabilisateur. Les Français qui, dimanche dernier, ont voté pour la liste du front national, ont pu le faire en toute bonne conscience. Ils n'ont pas voté pour la supériorité de la race blanche, mais parce qu'il fallait trouver une solution à un problème épineux.

### La géographie de l'extrême-droite

Étrange tout de même que plus on habite dans des quartiers peuplés d'immigrés, plus on épouse les thèses de Jean-Marie Le Pen. Dans le 18<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris, quartiers à forte concentration d'immigrés, ce sont 18 p. cent des électeurs qui ont voté pour le Front National, plutôt que 11 p. cent dans toute la France.

À Marseille, traditionnel château-fort socialiste mais aussi point de passage du Maghreb, Jean-Marie Le Pen a fait 21 p. cent plus que le Parti socialiste.

Les quartiers ultra-conservateurs et un peu huppés, comme le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris et la ville de Neuilly, ont également donné 20 p. cent au Front National. La population immigrée y est pourtant presque nulle, si on ne compte pas les balayeurs noirs et les bonnes portugaises.

Faut-il s'effrayer, prendre panique devant ce vote-surprise et jeter la pierre aux Français? Il y a deux écoles. Les uns prétendent que le vote de dimanche est exceptionnel, que l'élection européenne étant sans enjeu réel, les électeurs en ont fait un vaste sondage. Tout le monde savait que l'opposition allait arriver en tête, plusieurs auront voulu marquer encore plus fermement leur mécontentement, avant de revenir à des candidats plus sages lors des législatives de 1986. Et il faut rappeler que seulement 59 p. cent des Français ont voté. Le Pen est populaire chez 11 p. cent des 59 p. cent.

D'autres font l'analyse inverse.

Maintenant que le leader du Front National a été «sacralisé» et «crédibilisé» par l'élection du 17 juin, bon nombre d'électeurs de droite qui refusaient de gaspiller leur vote en le donnant à un «groupuscule» (c'est ce qu'était encore le Front National il y a moins de deux ans) seront plus prompts à appuyer une formation qui a trouvé une audience nationale.

L'élection de 10 dirigeants du Front National au parlement européen va attirer l'attention sur Jean-Marie Le Pen et permettre une meilleure diffusion de ses idées. Déjà, on le voit plus souvent à la télévision, on ne parle que de lui dans les journaux.

Son score de dimanche lui permet de bénéficier de remboursements électoraux et personne ne doute que beaucoup de militants de la droite traditionnelle, notamment du Rassemblement pour la République (RPR) néo-gaulliste du maire de Paris Jacques Chirac, voleront «au secours du succès» et iront rejoindre au Front National leurs collègues plus audacieux qui n'avaient pas attendu pour franchir la distance qui sépare la droite de son extrême.

### Des remous dans l'opposition

François Mitterrand et les socialistes ne sont pas les plus bouleversés par la percée de Le Pen. C'est dans les partis d'opposition que le coup a été le plus durement ressenti. Ceux qui s'étaient toujours opposés à ce que le RPR fasse liste commune avec l'Union pour la Démocratie Française (UDF) de l'ex-président Giscard d'Estaing sous la direction de Simone Veil chantent le couplet de «Je vous l'avais dit».

Il est évident qu'en unissant toute l'opposition sous la direction d'une personnalité modérée (Veil) et même un peu contestée (notamment parce que naguère ministre, elle avait légalisé l'avortement) une partie de l'électorat de droite s'est senti mieux accueilli dans la famille Le Pen.

Il n'est pas question de se présenter unis pour les législatives de 1986: le RPR pourra reprendre son image d'opposition dure et l'UDF celle d'opposition centriste.

Mais le candidat le mieux placé pour succéder à François Mitterrand au scrutin suivant, les élections présidentielles de 1988, est justement Jacques Chirac. Depuis trois ans, il tente de se défaire de sa réputation de bagarreur de droite pour revêtir les habits d'un aspirant à la présidence de la république. Il tente de «prendre de la hauteur» ce qui est le contraire de la formule de son concurrent Jean-Marie Le Pen, qui récolte «au ras des paquerettes» avec son langage populaire et son aspect de vendeur de foire.

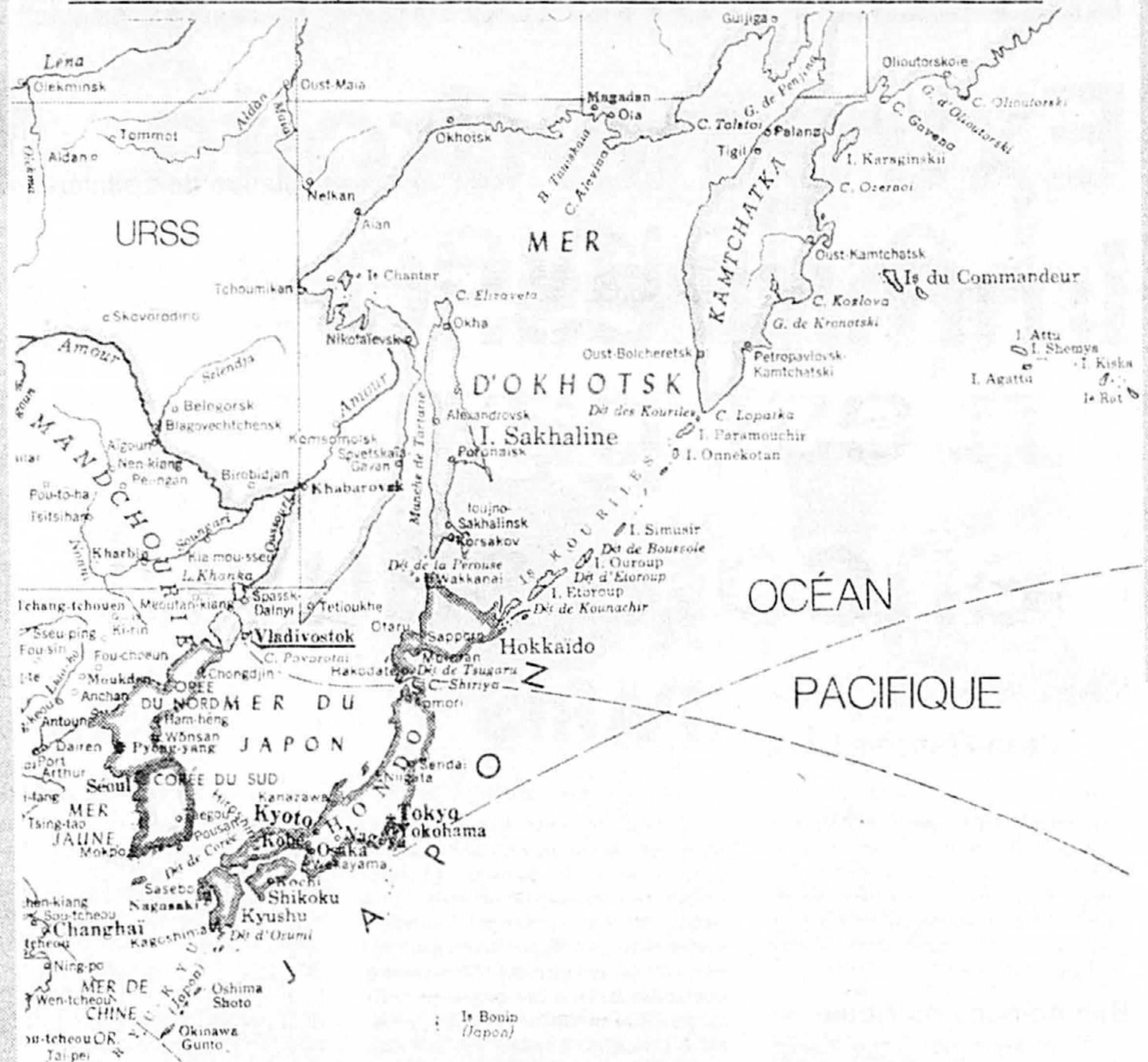
«Il ne faut pas nous recentrer, mais au contraire devenir l'opposition musclée» déclarait un des principaux lieutenants de Jacques Chirac lundi.

Jusqu'à maintenant, les leaders de la droite ont affirmé que jamais ils ne discuteront avec Jean-Marie Le Pen. Lors d'une élection partielle dans la ville de Dreux en septembre dernier, une alliance RPR-Front National avait suscité dans toute la droite un débat déchirant.

La question risque de ressurgir en 1986 si Jean-Marie Le Pen maintient son électorat. L'élection se faisant à deux tours, à moins d'une modification possible du mode de scrutin, Le Pen sera en mesure de monnayer ses voix pour faire élire des candidats de droite au second tour.

Mais si Jean-Marie Le Pen a le don d'embêter la droite traditionnelle, l'inverse est aussi vrai. Les partis de droite ont l'intention de proposer Simone Veil à la présidence de l'assemblée européenne, une fonction qu'elle a déjà exercée, le leader du Front National ne peut pas sereinement appuyer un adversaire politique, mais en s'y refusant, il favoriserait l'élection d'un vulgaire étranger... □

# PACIFIQUE DU NORD-OUEST



## Les enchères stratégiques sont à la hausse

Les enchères stratégiques sont à la hausse dans le Pacifique du nord-ouest. Elles avaient déjà pris l'ascenseur, l'an dernier, avec la descente en flammes du Jumbo de Korean Airlines. Elles battent tous les records, ce mois-ci, avec le déroulement biannuel des grandes manoeuvres navales Rimpac.

Plus de 50.000 hommes, deux porte-avions nucléaires américains, l'*Enterprise* (75 000 tonnes) et le *Carl Vinson* (81 000 tonnes), 80 navires de guerre, 250 avions donnent de l'urticaire aux Soviétiques quelque part entre la péninsule du Kamchatka, la mer d'Okhotsk, l'île Sakhaline et la chaîne des Kouriles. Cette armada, la plus impressionnante du monde, est concentrée dans une région jugée d'intérêt stratégique « vital » par l'Union soviétique. Visiblement, le massacre des 269 passagers de l'avion sud-coréen n'a pas empêché Américains, Canadiens, Néo-Zélandais, Australiens et Japonais de converger vers un endroit où, selon l'amiral Robert Long, « aura le plus probablement lieu une confrontation avec l'Union soviétique ».

Plus inquiétant, cette armada est animée d'un esprit que l'éditorialiste du journal *Asahi shimbun* trouve méchamment offensif. Et il s'en alarme: « La participation des porte-avions les plus modernes à Rimpac est probablement destinée à renforcer la coopération entre les unités aériennes et les autres groupes de combat (...) La démonstration de cette capacité de dissuasion, basée sur une stra-

tégie flexible et centrée sur les porte-avions tend à faire échec et mat à l'Union soviétique dans le Pacifique du nord-ouest. »

Sitôt Ronald Reagan installé à la Maison-Blanche, les stratèges du Pentagone ont trouvé comme un gros défaut dans la cuirasse soviétique du Pacifique du nord-ouest. L'un de ses anciens pensionnaires les plus perspicaces, l'analyste William Kennedy écrivait dans *National Defence*: « Les signes de communication intérieure ne sont pas à son avantage. Il lui manque des zones industrielles puissantes. » Il suffit d'ouvrir les deux



Georges Baumgartner

yeux pour voir que Vladivostok est isolé du reste de l'URSS, le Transsibérien exposé, le long de la frontière chinoise, aux attaques ennemies.

Cette vulnérabilité soviétique, les Américains sont bien décidés, en vertu de la doctrine Weinberger, à l'exploiter au cas où un conflit éclaterait ailleurs. Entendez au Moyen-Orient. Pour dissuader Moscou de tout aventurisme vers ces sables brûlants ils ont dopé leur septième flotte du Pacifique avec des missiles de croisière Tomahawk, ajouté le coiseur New Jersey, déployé des avions-radars



Awacs, en attendant d'installer à Misawa, dans le nord du Japon, des chasseurs-bombardiers F16 capables d'atteindre la Sibérie orientale à partir de 1985.

### Alliance renforcée

Mais surtout les États-Unis ont renforcé leur alliance triangulaire avec la Corée du Sud et le Japon, en intégrant plus offensivement les deux alliés asiatiques à sa stratégie globale. Les exercices conjoints se multiplient en redoublant, à chaque fois, d'ampleur. Observant les grandes manoeuvres américaines *Team Spirit 83*, le gène-

ral-président sud-coréen, Chon déclarait: « Autrefois, les exercices étaient passifs, concentrés sur la défense. Maintenant, ils deviennent de plus en plus actifs et agressifs et incluent des opérations de contre-attaque. »

Les Japonais, au mépris de leur constitution pacifique, font chorus avec les Américains. L'an dernier, ils ont procédé, pour la première fois, à des simulations de minage de leurs détroits pour « embouteiller » la flotte soviétique à Vladivostok. Autre innovation: l'armée de l'air nipponne participera cette année à des exercices communs avec des F16 américains stationnés en Corée du Sud.

Bien sûr, les Soviétiques répondent du tac au tac à l'escalade de la terreur dans le Pacifique. Ils ont rappelé d'Europe neuf navires de guerre dont le porte-avions *Novorossiisk*. Ancrée à Vladivostok, sa flotte du Pacifique comprendrait 820 bateaux soit le quart des bâtiments de sa marine. Dernière initiative en date: le déploiement en Sibérie de 135 missiles SS20, le tiers environ de son arsenal actuel. Le tout agrémenté encore d'une dizaine de bombardiers *Backfire TU-26*.

L'on s'étonnera moins, le complexe de l'encercllement soviétique en sus, pourquoi les 269 passagers de la KAL ont été sacrifiés sur l'autel des enjeux stratégiques de deux superpuissances. Tant qu'elles n'auront pas abandonné l'idée de la table rase, d'autres avions civils serviront de cible à des militaires à la détente trop facile.

**A** quelques semaines du départ de la transat TAG Québec-St-Malo qui fera du Québec le rendez-vous de tous les mordus de la voile, qu'en est-il de la qualité de cette immense étendue d'eau qui se prolonge sur 4000 kilomètres, de sa source la plus à l'Ouest sur la rivière Saint-Louis, jusqu'au détroit de Cabot à l'extrême est? Le Saint-Laurent est-il en meilleure santé depuis que le gouvernement du Québec a mis en branle un vaste programme d'assainissement des eaux en 1978?

449 années se sont écoulées depuis la visite par Jacques Cartier de la baie saint Laurent; plus de quatre siècles durant lesquels le fleuve a subi l'impact grandissant de l'activité humaine. Les premiers habitants qui s'installèrent sur ses bords formèrent rapidement de petites agglomérations. Déjà, en 1706, la pollution industrielle existait. On pouvait alors compter le long des rives du Saint-Laurent 23 usines de produits alimentaires, sucreries, distilleries, brasseries et meuneries. Le fleuve servait alors de dépotoir. En fait, dès 1676, la vocation de «poubelle industrielle» du cours d'eau était fixée dans une ordonnance qui enjoignait «tous les bouchers d'emporter à l'instant à la rivière tout sang et immondices» sous peine d'amende. La population a grandi, la technologie a fait des bonds prodigieux et les usines ont poussé comme des champignons; mais, le fleuve est demeuré un dépotoir pour les déchets municipaux et industriels. En 1975, dans un rayon de 200 kilomètres autour de Montréal, on comptait plus de 500 industries susceptibles de rejeter des déchets chimiques liquides dans le fleuve. En 1978, la pollution du fleuve était telle que le gouvernement du Québec mettait en marche un programme d'assainissement des eaux avec dix ans de retard sur sa province voisine, l'Ontario, où, aujourd'hui plus de 80 p. cent des travaux sont réalisés.

### Un examen général

Le fleuve est immense et les sites et les causes de pollution innombrables. Il est donc difficile de procéder à un examen détaillé du malade. Il vaut mieux se cantonner dans la description de certains secteurs du fleuve représentatif du degré de dégradation de ses eaux en n'oubliant pas, lorsque l'occasion se présente, de mentionner les améliorations apportées par le programme d'assainissement en cours.

La pollution industrielle est responsable pour une grande partie du mauvais état du fleuve, bien avant les rejets municipaux d'eaux usées domestiques ou des rejets de l'élevage. Le programme d'assainissement du Québec touche le secteur industriel. Des négociations se poursuivent présentement avec quelques industries. Au Québec, les usines de pâtes et papier viennent au premier rang des pollueurs. Elles rejettent leurs effluents dans le Saint-Laurent et dans ses affluents et sous-affluents depuis de nombreuses années. La région de Trois-Rivières est particulièrement touchée par ce type de pollution. Ainsi les eaux usées de la compagnie Consolidated Bathurst et de la CIP se déversent directement dans le panache de diffusion de la Saint-Maurice,

affectant ainsi la qualité des eaux près des berges du Saint-Laurent. Quant aux déversements de la compagnie Kruger, ils affectent la qualité des eaux de la partie centrale du fleuve. Le gouvernement tente timidement de réduire cette pollution importante. Ainsi, dans une première étape de dépollution, ces industries se sont engagées dans un programme de réduction des charges de matières organiques et de matières en suspension diversifiées. Elles devaient réduire la quantité de polluants déversés dans le fleuve sous un seuil minimum. Au 1er janvier 1984, seule la compagnie Kruger répondait au traitement minimum demandé, les autres industries de cette région étaient toutes en infraction... Et, plus de 40 autres usines importantes de pâtes et papier contribuent à cette pollution en rejetant leurs eaux usées dans le fleuve ou ses affluents.

Parmi les autres coupables de la pollution du fleuve figurent les raffineries. Elles expulsent quotidiennement plus de 400 millions de litres d'eaux usées contenant de l'azote amoniacal, des matières solides en suspension, des herbes et des graisses, des sulfites et des phénols.

Toutes ces usines et bien d'autres exercent également leurs actions nocives sur les cours d'eau qui se jettent dans le fleuve: les rivières. Un exemple: la Saint-Maurice est responsable de la pollution du fleuve par les métaux dans la région de Trois-Rivières. Cette pollution à son tour origine de la rivière Shawinigan, près de la ville du même nom. Il règne dans cette région une activité industrielle intense qui entraîne des concentrations élevées de métaux et de produits chimiques dans l'eau. Ces déchets parviennent jusqu'aux prises d'eau de Trois-Rivières. En fait, les déversements dans la rivière Shawinigan sont tels qu'il font varier l'acidité du milieu en quelques heures du pH3 au pH10 (la normale est de pH7), rendant ainsi ces eaux toxiques même

après leur déversement dans la rivière Saint-Maurice.

Et la faune aquatique dans tout ça? Une étude récente démontre l'état lamentable du milieu de vie que constituent onze rivières se déversant dans le Saint-Laurent, de Châteauguay à Lévis. Ces rivières hautement contaminées par différents métaux et résidus industriels (mercure, cadmium, cuivre, zinc, arsenic, BPC) le sont également par les pesticides organochlorés (DDT, dieldrine, HCB). Ces produits sont considérés comme cancérigènes et ne devraient pas se retrouver dans l'environnement à quelque concentration que ce soit. Leur dissémination conduit rapidement à leur accumulation dans les tissus vivants de la faune aquatique. Tous ces produits toxiques ont été retrouvés dans la chair de poissons et de mollusques.

### 19 Québécois sur 20

Mais, même en éliminant toute cette pollution industrielle le fleuve serait peu propice aux utilisations de l'eau à des fins récréatives, du moins sur une grande partie de sa surface. La région de Trois-Rivières, par exemple, a tellement grandi qu'aujourd'hui ses municipalités ont accru leurs rejets municipaux jusqu'à 56 millions de litres par jour. Et, on en est encore au stade de l'étude préliminaire d'interception et de traitement des eaux usées. Avec une telle abondance de rejets non traités, les plages du secteur de Champlain ainsi que celles du secteur de l'île Saint-Quentin — deux endroits possédant un grand potentiel récréatif — sont affectées par une contamination bactériologique d'origine fécale. Pour couronner le tout, on observe tout le long de la rive nord du fleuve dans cette région des zones d'accumulation de débris et de matières organiques provenant des industries.

En fait, selon Raymond Demers, président de l'Association québécoise des techniques de l'eau, 19 familles québécoises sur 20 contribuent à cette pollution en rejetant encore leurs eaux usées dans



Claude de Launière

## POLLUÉ DEPUIS 1706

# Le fleuve n'est pas encore sauvé!

les cours d'eau sans traitement aucun.

### Région de Québec

La région de Québec où baigneront cet été une cinquantaine de grands voiliers à l'occasion de Québec 84 ne fait pas exception à la règle. Depuis quelques années, deux diffuseurs, en fait des canalisations énormes plongeant dans le fleuve, acheminent presque la totalité des eaux usées de la région vers le centre du fleuve. Le premier, à la limite de la municipalité de Beauport, sert d'évacuateur aux eaux usées de 261 500 personnes ainsi qu'à celles de la papeterie Reed. Le deuxième, à l'embouchure de la rivière Cap-Rouge, achemine, toujours vers le centre du fleuve, les eaux usées de 145 000 autres personnes. Des travaux sur le point d'être complétés devraient ajouter à la charge de ce dernier diffuseur les eaux usées de 42 000 citoyens de la région de Sainte-Foy. Ces rejets ne sont pas traités. Deux usines d'épuration doivent entrer en opération en 1990 seulement.

Sur la rive sud de Québec, la situation n'est guère plus avancée.

En attendant la mise en marche de ces futures usines d'épuration, la qualité des eaux du fleuve se dégrade. Selon M. Lavallée, chargé du projet au ministère de l'Environnement la situation pour la région de Québec peut-être qualifiée de critique. C'est également le cas pour la région de Trois-Rivières. Dans la région de Québec, 600 millions de litres d'eaux usées suivent la voie des deux diffuseurs vers le centre du fleuve. Ces déversements ont un impact majeur sur la qualité de son eau, puisque, avec l'aide du courant, les rejets se dispersent sur toute la largeur du fleuve. D'ailleurs, des études démontrent une nette contamination de la qualité des eaux en aval de Québec par rapport à la qualité en amont. Avant l'installation des diffuseurs, lorsque les eaux étaient rejetées par des émissaires rive-rains, il existait une zone très polluée près des berges du fleuve et une zone «non polluée» au cen-

tre. Maintenant, la pollution s'étend de façon «démocratique» sur la largeur complète du fleuve.

### La région de Montréal

On ne peut faire l'analyse de la santé d'un grand cours d'eau comme le Saint-Laurent sans s'arrêter sur la région de Montréal, le centre de l'activité économique du Québec où se retrouve une majorité de Québécois. La Communauté Urbaine de Montréal à elle seule en regroupe plus d'un million et demi. Son usine d'épuration est terminée, mais il reste des travaux périphériques à réaliser sans lesquels elle ne peut fonctionner. Ce mois-ci, les pompes géantes de l'usine ont été mises en marche pour acheminer les eaux usées — non traitées — en aval de l'Île-aux-Vaches, en face de Varennes. Un endroit où la présence de déchets fécaux est déjà de quinze fois supérieure aux normes admises.

L'usine de la CUM devrait commencer son véritable travail d'épuration en 1990. Les industries qui déversent présentement leurs eaux usées dans le même réseau d'égout que la CUM bénéficieront alors de ce traitement. Il ne restera que les raffineries qui devront posséder leur propre système de traitement de leurs eaux usées vers 1987-1988. Quant à la rive sud, sept municipalités, dont Longueuil, signaient récemment un protocole d'entente avec le ministère de l'Environnement pour la construction d'une usine de traitement qui devrait être opérationnelle en 1989. Le ministère de l'Environnement a également inclus dans sa programmation 80 p. cent des petites municipalités situées le long de ce tronçon du fleuve. 40 p. cent auraient déjà signé des ententes.

Mais... il n'existe toujours pas d'unité de traitement en opération dans cette région et le fleuve est toujours aussi pollué. La fermeture de 44 des 49 plages de la région de Montréal témoigne éloquemment de la qualité actuelle de l'eau.

En fait, il n'y a que dans l'estuaire (à l'est de Québec) et dans le golfe du Saint-Laurent que l'eau est globalement «bonne». Toutefois, il existe localement de graves problèmes de pollution. C'est notamment le cas de Rimouski et de Sept-Îles. Des contaminants industriels dont les organochlorés y font également des ravages. La contamination au BPC de 65 p. cent des anguilles récoltées par les pêcheurs commerciaux en est un exemple frappant.

Ce fleuve semble toujours aussi malade qu'à l'époque où on le qualifiait du «plus grand égout à ciel ouvert du monde». Le processus de nettoyage est cependant en marche. Il coûtera, aux dernières nouvelles, plus de 6,2 milliards de dollars et il semble qu'il favorisera les technologies «chromées» dispendieuses plutôt que les technologies douces, pourtant applicables dans les petites municipalités. Après des années de laisser-faire, le Saint-Laurent retrouvera une certaine santé. Il ne retrouvera cependant pas ses «couleurs» d'antan, à l'époque où un certain Jacques Cartier s'y aventura pour la première fois... □

**L**e poète mystique anglais William Blake écrivait au siècle dernier: «Les dieux nous parleront face à face quand nous-mêmes nous aurons un visage à leur présenter.»

Se serait-il inspiré de l'*Inti Raymi*, la Fête du Soleil Sacré des Incas? Il est permis d'y croire puisque c'est encore exactement le rituel sacré qui se produit chaque année, le 24 juin, sur l'esplanade centrale des ruines mégalithiques de la forteresse préincasique de Sajsayhuaman (le Nid du Condor), située à 1 kilomètre au nord de Cuzco au Pérou, alors que près de 1 000 danseurs se réunissent pour former une gigantesque face solaire lors d'une cérémonie soulignant le solstice d'été.

«Ayant un jour rassemblé un grand peuple, le Dieu fait homme s'éleva dans les airs, transformés dans ce soleil qui nous éclaire. S'il n'y avait pas une si grande distance qui nous sépare de Lui, on pourrait distinguer tous les traits de son visage.»

Le culte du soleil est universel. Que ce soit d'un point de vue religieux ou tout simplement épique, il reluit à travers toute l'Histoire. Il fit partie de toutes les religions, soit comme figure dominante ou élément de soutien, et pourtant, il les éclipsa toutes en termes de longévité et de popularité constante. Déjà chez les Égyptiens, le Dieu-Soleil (Râ) était au centre de la vie spirituelle et matérielle. En Inde, dans la province méridionale de Kerala et sur la côte orientale de l'Orissa, on rencontre une multitude de temples du Soleil où des artistes exécutent encore la Danse du Soleil.

Dans la Grèce antique, on vénérait Hélios tandis que chez les Romains, Phébus personnifiait le Soleil-Roi.

Plus tard après Jésus-Christ, le culte du Soleil se retrouve habituellement sous une forme syncrétisée, à mi-chemin entre l'animisme et la foi catholique. Sait-on par exemple que, tout près de chez nous, les Indiens de la rivière Saint-Jean en Acadie et les indigènes du Cap Breton surnommaient Jésus le Dieu-Soleil?

### Rites solaires

Ce fait historique est probablement imputable aux Vikings — eux-mêmes anciens adorateurs du soleil, comme leurs ancêtres les druides celtiques, qui lors du solstice d'été procédaient à des rites initiatiques sur le site des ruines mégalithiques de Stonehenge, ruines solaires datant de la préhistoire — qui, en 967, bien avant les missionnaires, avaient déjà commencé à christianiser sommairement l'Amérique. C'est ce qui nous amène en Amérique du Sud au Pérou, où la présence des Vikings a également été signalée à peu près à la même époque.

Les Indiens Quéchua — les descendants des Incas — qui représentent actuellement 80 p. cent de la population des pays andins affichent encore un syncrétisme religieux où se mêlent des symboles animistes et catholiques. Ces Indiens colorés, par exemple, identifient encore le Christ à la coca. Il est étonnant de voir qu'avant de porter une feuille de coca à leur bouche, en la tenant entre l'index et le pouce, ils font un signe de croix de la main gauche.

# Le 24 juin, c'est ... la fête des Incas



Pierre Saint-André



Ces Indiens qui, comme leurs ancêtres les Incas, fins stratèges et politiciens hors pair, croient que le soleil est la source de toute vie fêtent encore aujourd'hui la Fête du Soleil (*Inti Raymi*) instaurée par l'empereur (inca) Pacha Kutek au XV<sup>e</sup> siècle. L'*Inti Raymi* coïncide avec la Saint-Jean-Baptiste et marque le point culminant de l'*Intimuch'ana* Punchay.

Pendant 9 jours consécutifs, du 21 au 30 juin, jour et nuit ces Indiens Aymara et Quéchua auxquels se mêlent les Espagnols et quelques touristes avertis boivent, chantent, dansent, font des feux de joie et jouent de la musique tout en se régaland d'une cuisine de type *bar-b-cue*, chacun s'il le désire pouvant installer son grill dans la rue.

Le 24 juin, après la cérémonie de l'*Inti Raymi*, où on procède lors d'un rituel commémoratif splendide au sacrifice d'un lama noir suivi de l'Hymne au Soleil, ils monteront tour à tour sur la scène principale (Usnu) pour prendre part aux concours de danses folkloriques où les gagnants seront décidés par les applaudissements d'une foule de plus de 300 000 personnes.

### Traditions

Les participants, rivalisant d'adresse et d'imagination dans la confection de leurs vêtements, viennent des 23 départements du Pérou, apportant avec eux traditions culinaires et folkloriques. Il faut voir les chefs-d'oeuvre d'art vestimentaire que constituent les

costumes fantastiques des reines venant des départements d'Arequipa, Trujillo et Ancash. Les broderies miroitantes de leurs robes, chapeaux plats et boléros font le délice des photographes et pâler d'envie la gent féminine des pays septentrionaux. Ne bénéficiant d'aucune subvention gouvernementale spéciale, ces Indiens défraient eux-mêmes le prix de leur déplacement en autobus scolaire, leurs moyens étant généralement très limités.

Chez nous, au Québec, les moyens existent. Quand on connaît la signification de la Saint-Jean-Baptiste (saint Jean-Baptiste, dit le Précurseur, annonçait Jésus, la Lumière), on se rend compte de la portée universelle du phénomène.

Raison de plus pour en faire une fête d'envergure. Les éléments symboliques ne manquent pas.

Voici donc comment, pour leur part, les descendants des Incas célèbrent la Saint-Jean-Baptiste au sud du 10<sup>e</sup> parallèle austral.

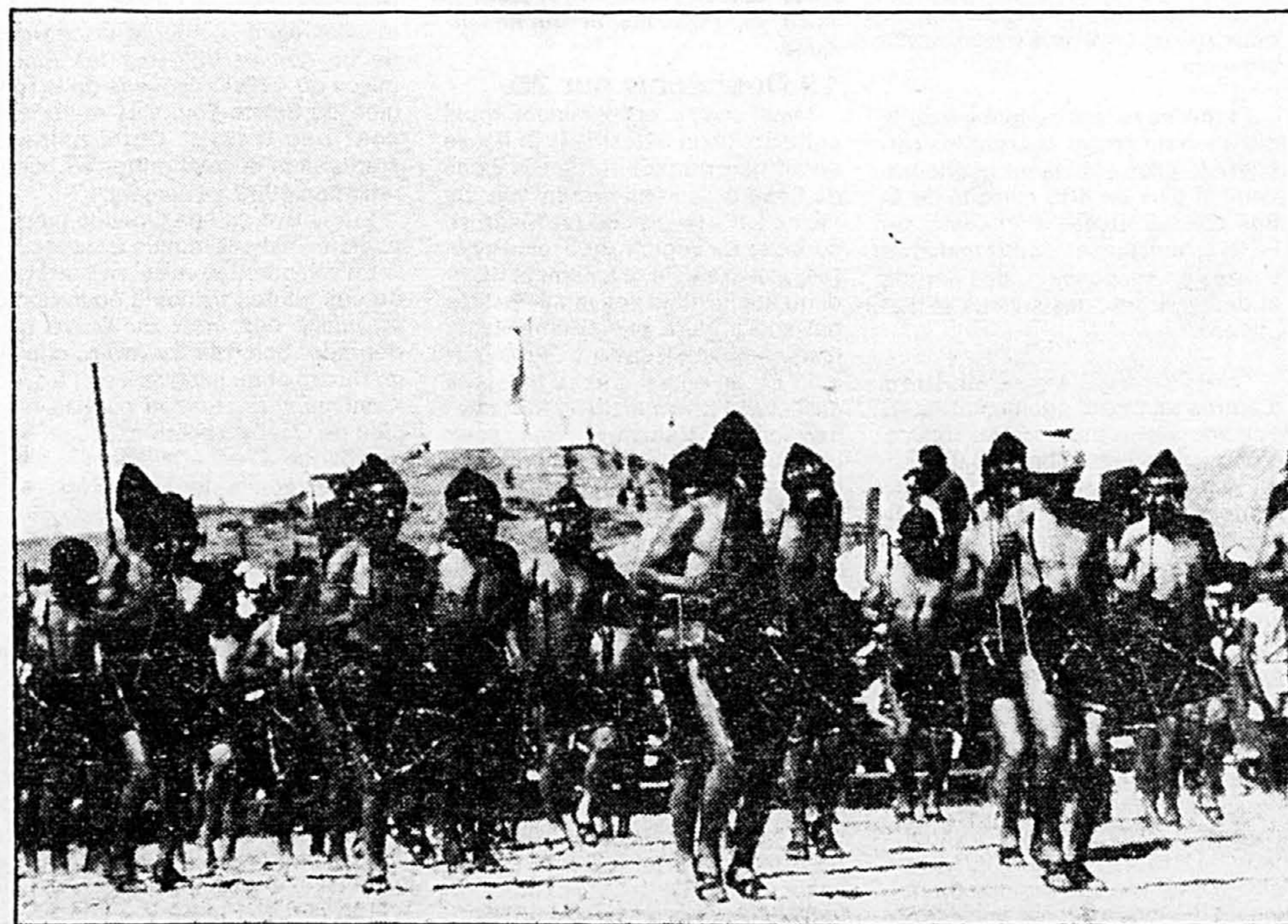
Cuzco. Cité éternelle des Incas. Capitale archéologique des trois Amériques. Reconnue au même titre que Babylone et Rome en tant que capitale historique d'un foyer culturel rayonnant, Cuzco se trouve sur le même méridien que la ville de Québec.

Parallèlement, d'un point de vue sentimental, on y célèbre chaque année, le 24 juin, la Fête du Soleil. Cette fête grandiose qui marque le début du retour du soleil dans le ciel turquoise des Incas témoigne de leur reconnaissance à l'astredieu au temps de la récolte ou *mita*. (La *mita* de la Saint-Jean-Baptiste est, avec celle de mars et de la Toussaint, une des plus importantes récoltes de coca de l'année.)

### La fête

Composée en partie d'Espagnols et en majorité d'Indiens catholiques Aymara et Quéchua, une foule kaléidoscopique de plus de 300 000 personnes assiste à cet événement spectaculaire. Herboristes traditionnels et musiciens dans l'âme, ces Indiens sages, qui expriment leurs sentiments amoureux par la musique (charango, syrinx, etc.) à laquelle ils attribuent également le pouvoir de guérir (tout comme au parfum des fleurs d'ailleurs innombrables dans la sierra des Andes, vivent en parfaite communion avec l'antique dieu Inti (Soleil) qu'ils surnomment affectueusement «L'Amant».

Ces Indiens sympathiques s'habillent somptueusement encore aujourd'hui des couleurs de l'arc-en-ciel: leur art du textile produisant pas moins de 195 teintes minérales, animales et végétales différentes. Comme chez les Incas, l'arc-en-ciel ou *whipala* représente merveilleusement pour eux l'union physique entre principes opposés, en l'occurrence l'eau et le feu et



Les guerriers de l'«empire» inca, avec en arrière-plan, le Christ des tremblements de terre et la nevada sacrée d'Ausangate.

par extension: l'homme et la femme.

Soulignant que les Indiens Quéchua se servent de l'astrologie médicale comme moyen de prévention et s'habillent de couleurs différentes selon leur signe du zodiaque. L'astrologie médicale est une science ancienne méconnue qui établit des rapports entre les sons, les couleurs et les planètes.

A Machu-Picchu, la cité millénaire du peuple Quéchua, qui possède un cachet mystique évident, peu de touristes connaissent l'emplacement voire même l'existence des temples de l'Écho, du Soleil, de la Lune et de l'Arc-en-ciel où l'on procède depuis des temps immémoriaux à des rites magiques.

À l'époque des Incas — leur empire s'étendait sur un territoire encore plus vaste que celui de l'empire romain à son apogée — l'Inti Raymi était l'occasion de réunir les sujets méritants élus venus des quatre régions du Tahuantinsuyo. Ces «kamayoks» constituaient la crème des artistes et des artisans de l'Empire du Soleil. Ils apportaient à Cuzco, la cité opulente, leurs offrandes de turquoise, émeraudes, lapis-lazuli, quesqas, céramiques et orfèvrerie d'or et d'argent représentant des papillons géants, des lézards, des serpents, des épis de maïs et des fleurs filigranées portées par les plus belles femmes nues surgies des profondeurs de l'Amazonie parées suggestivement de plumes d'oiseaux rares et de colliers et bracelets de fruits vitrifiés aux chevilles et aux poignets.

Elles venaient les déposer dans le jardin du Temple du Soleil d'or où se trouvaient exposés neuf lamas en or massif de grandeur nature et un disque d'or solaire, également en or massif, de la hauteur d'une roue de chariot. On buvait et on fêtait pendant neuf jours consécutifs pour ensuite aller proclamer aux quatre coins de l'empire la grandeur de l'Inca, le «Fils du Soleil».

### Couleur

Aujourd'hui la Fête du Soleil met surtout en relief le fait Quéchua qui comme nous l'avons dit auparavant constitue 80 p. cent de la population des pays andins et dont la langue vivante est d'une riches-

se d'expression imagée remarquable.

Soulignant l'ampleur de la fête, ces Indiens, beaucoup plus libres que leurs ancêtres sous l'empire inca, participent d'une façon colorée et en grand nombre à cet événement folklorique vivant.

Les 1 000 danseurs qui participent à la fête doivent confectionner eux-mêmes leurs costumes qui changent à toutes les années. Pour les autres c'est l'occasion de faire admirer leurs produits artisanaux — chandails en laine d'alpaga (chumpas), tuques (chullos) et ponchos (cushmas) — qu'ils marchandent amicalement dans les rues tout en mangeant et en buvant de la chicha (alcool de maïs vert).

Ils voudraient bien aussi faire découvrir et partager leur mode de vie simple, eux qui s'identifient si bien à la nature. Il est courant de les voir dans les champs ou sur le site des constructions mégalithiques ramasser des herbes (grande bardane, etc). Dans les marchés, entre les tables communales, ils cuisinent en dégraissant tous leurs mets et font des jus de fruits de toutes sortes.

Ce fut une surprise pour moi de lire dans les journaux qu'on les

blâmait des assassinats de huit journalistes (un tort démenti par la suite) dans le cadre de l'opération de terrorisme que mène le groupe maoïste «Sentier Lumineux». Ces Indiens en seraient incapables, eux qui vivent avec leurs traditions ancestrales, sans parler. Descendants directs des Incas, auteurs d'oeuvres qu'on ne peut encore expliquer, ils devraient susciter plus de respect.

Leur race découvrit le zéro un demi-siècle avant les Arabes; elle cultivait le haricot, le maïs et la tomate 1 000 ans avant les Mésopotamiens. Même aujourd'hui leurs moeurs sexuelles sont en avance sur les nôtres. Ainsi on favorise le concubinage avant le mariage depuis au moins 100 ans.

La Fête du Soleil, c'est l'occasion rêvée pour photographeur des Indiens venus de tous les coins de l'Amérique du Sud pour participer à des concours de danses folkloriques colorées et des défilés populaires et religieux. Rarement aurez-vous une telle opportunité de fraterniser avec ces «cholos» (Indiens de race pure) et ces «campesinos» (paysans) qui habituellement se réfugient dans le silence face aux «gringos», c'est-à-dire tous les étrangers ou visages pâles.

Au coucher du soleil, le soir de l'Inti Raymi, ils retournent tous chez eux en chantant la grandeur de leur peuple. Avec un peu de ce soleil dans leur coeur. Le calme qu'apporte le soleil. □



# plus

éditeur  
Roger D. Landry

éditeur adjoint  
Réal Pelletier

chef des chroniques  
Manon Chevalier

secrétaire de rédaction  
Roch Côté

collaborateurs  
au Québec

Philippe Barbaud  
Jean Basile  
Berthio

Alain Borgognon  
Maurizia Binda  
Françoise Côté

Gil Courtemanche  
Antoine Désilets  
Jean-François Doré

Claire Dutrisac  
Charlotte Fauteux  
Andrée Ferretti

Pierre Godin  
Serge Grenier  
Gérard Lambert

Adèle Lauzon  
Yves Leclerc  
Marie Lessard

Mario Masson  
Pol Martin  
Simone Piuze

Pierre Racine  
Georges Schwartz  
René Viau

Ottawa Michel Vastel

Toronto Patricia Dumas

Calgary Diane Hill

Vancouver Daniel Raunet

New York Trevor Rowe

Managua Jacques Lemieux

San Salvador Edith Coron

Paris Jean-François Lisée

Rome Jean Lapiere

Bruxelles Claude Moniquet

Chypre Robert Pouliot

Vienne Albert Juneau

Tokyo Huguette Laprise

Taiwan Jules Nadeau

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse, de l'agence Inter Presse Service et de Reporters associés.

### publicité

générale:

Probec5 Ltée

Tél.: Montréal 285-7306

Toronto (416) 967-1814

de détail: La Presse, Ltée

Tél.: (514) 285-6874

Le magazine PLUS est publié par Hebdobec inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil  
d'administration  
Roger D. Landry

responsable des  
cahiers spéciaux  
Manon Chevalier

secrétariat  
Micheline Perron

Tél.: (514) 285-7319

# EX-PEAU BOUGUEREAU



## SCIENCE ET LOISIRS

### Les moisissures de pain

Les moisissures sont des champignons qui se développent dans des conditions particulières. Il existe plusieurs espèces de ces champignons, et leur croissance dépend de la nature du sol. Celui-ci, dans cette expérience, est formé de quelques tranches de pain. Les «graines», ou les spores, de ces champignons sont présentes un peu partout et ce n'est que lorsque les conditions sont favorables qu'elles se développent et forment la moisissure.

L'expérience que nous vous proposons vise à vous faire découvrir de quelle façon se développent les moisissures et quelles sont les conditions les plus favorables à leur croissance.

### a Matériel

- Six pots de verre ou de plastique dont trois sont munis de leur couvercle
- Six tranches de pain
- Un morceau de papier assez grand pour couvrir l'un des pots
- Une loupe ou un binoculaire

### b Culture

Procurez-vous six pots de verre ou de plastique. Numérotez-les de un à six. Déchiquetez six tranches de pain et introduisez les morceaux de chacune des tranches dans un pot différent.

Reproduisez les conditions expérimentales suivantes. Dans le

premier pot, n'ajoutez rien. Fermez-le hermétiquement et laissez-le reposer à l'ombre. Ajoutez un peu d'eau dans le second pot, fermez-le hermétiquement et laissez-le reposer à l'ombre. Détrempez le pain du troisième pot, fermez-le hermétiquement et laissez-le reposer au soleil. Mettez un peu d'eau dans le quatrième pot, couvrez-le seulement d'une feuille de papier et laissez reposer au soleil. Versez finalement un peu d'eau dans le cinquième pot, ne le couvrez pas et laissez-le reposer à l'ombre. Faites de même pour le sixième pot, mais laissez-le reposer au soleil.

Vous avez sûrement compris qu'il s'agit tout simplement de placer le pain, qui représente ici un «milieu de culture», dans des conditions très différentes d'humidité, de chaleur et de contact avec l'air. Les champignons se développeront certainement à un rythme variable...

Faites un dessin des moisissures qui se développent quotidiennement. À cet effet, tracez simplement un cercle représentant le pot et dessinez-y vos observations. Prenez soin, à chaque fois, d'identifier de quel pot il s'agit et à quel jour l'observation a lieu. Référez-vous à la figure 1.

Vous pourrez ainsi constater l'évolution de ces champignons qui «poussent» souvent en formant des «nids». Essayez de représenter le plus fidèlement possible la répartition des nids, la grosseur et la forme des champignons. Utilisez une loupe ou un binoculaire.

Après quelques jours d'observation, comparez les moisissures et déterminez quelles sont les meilleures conditions de croissance des moisissures de pain.

### C Autres expériences

Refaites ces manipulations avec d'autres aliments (fruits ou légumes en purée, par exemple) et comparez les moisissures que vous obtiendrez. Faites ressortir les différences à l'aide de schémas.

Les meilleures conditions de croissance des moisissures sont-elles les mêmes que dans le cas du pain?

Reproduisez maintenant les mêmes conditions expérimentales et vérifiez si des moisissures peuvent se développer sur une substance comme l'ouate, par exemple.



Si vous avez des commentaires ou des suggestions à nous faire parvenir, ou si vous rencontrez des difficultés, écrivez-nous à l'adresse suivante: Technica Ltée, C.P. 337, Succursale de Lorimier, Montréal (Québec), Canada H2H 2N7.

Les lettres qui demandent une réponse devront être accompagnées d'une enveloppe adressée et affranchie.

Les expériences contenues dans cette chronique sont tirées et adaptées de deux recueils d'activités scientifiques: «Au bout de la science» et «Comme l'oeuf de Christophe Colomb», édités par Technica Ltée. (c. 1982 et 1983). Coordination: Santo Tringali.

DEMAIN  
L'AN 2000

Yves Leclerc



# Des logiciels à tout faire... ou presque

Le terme à la mode dans le monde des logiciels commerciaux depuis un peu plus d'un an est «logiciel intégré». Tout le monde lance des logiciels intégrés, tout le monde annonce qu'il va en lancer... ou à la rigueur tout le monde annonce qu'il va en annoncer!

De fait, l'intérêt est si grand qu'une toute nouvelle entreprise comme Ovation Technologies a réussi à se trouver 6 millions \$ (US) de capital plusieurs mois avant que son premier produit ne soit lancé. Et malgré le fait que la mise en marché se soit faite avec un bon semestre de retard sur la date annoncée.

Le seul petit problème, c'est que la grande majorité des clients à qui s'adressent ces miraculeux produits n'ont pas la moindre idée de ce qu'est un «logiciel intégré». Et que les gens qui en produisent, eux-mêmes, sont loin de s'entendre sur le sens exact du terme.

À son plus primaire, un logiciel intégré est simplement un ensemble de programmes qui fonctionnent ensemble, notamment en étant capables de se transmettre des données de l'un à l'autre. Par exemple, par le passé, si vous utilisiez un programme de traitement de texte pour préparer un rapport, et que vous aviez besoin de faire des calculs, il fallait sortir du traitement de texte, charger un «chiffrier» ou tableur genre Visicalc, effectuer les calculs, noter les résultats et les retranscrire à la main une fois revenu dans le traitement de texte.

Le premier progiciel commercial à offrir l'avantage d'avoir en même temps à sa disposition un chiffrier, un traitement de texte et une base de données a été Context MBA qui, ironie du sort, n'a pas eu de succès: il était venu trop tôt, et personne ou presque n'en a vraiment saisi l'intérêt, même s'il méritait un meilleur sort.

## DE LOTUS 1-2-3 à l'Apple Lisa

C'est Lotus Corp qui devait tirer profit de la situation avec son progiciel 1-2-3, dans lequel le traitement de texte était remplacé par un programme de création de schémas («business graphics»). La clef de son succès a été d'arriver au bon moment, juste comme tous ceux qui avaient acheté des IBM-PC se demandaient ce qu'ils pourraient bien en faire d'utile, et étaient prêts à dépenser quelque 500\$ pour un logiciel qui justifierait l'existence de leur machine.

Outre l'argument que 1-2-3 est un produit bien conçu, présenté de manière professionnelle, le fait qu'il ait bénéficié de la plus grosse campagne de publicité jamais vue pour un progiciel jusqu'à ce jour (de 1 à 3 millions \$, selon les évaluations des «experts») n'a sûrement pas nu: pendant quelques mois, les acheteurs des grandes entreprises ont eu l'impression que 1-2-3 était pratiquement le seul «vrai» programme sérieux sur le marché.

Au cours des deux dernières années, selon l'hebdomadaire Info-world, 1-2-3 a été de loin le plus gros succès de logiciels pour micro-ordinateurs. Il est logique qu'il ait été suivi de nombreux imitateurs, dont la plupart ajoutaient simplement d'autres fonctions au trio de programmes de base, ou donnaient plus d'importance ou de puissance à l'un des éléments.

C'est le Lisa d'Apple, à l'hiver 1983, qui a fait franchir un pas de plus au concept de logiciel intégré. Ce qu'il offrait n'était plus simplement une collection de programmes distincts capables de fonctionner ensemble, mais un «environnement» où l'apparence physique, la liste des commandes et les réactions des différents composants étaient aussi intégrés et cohérents.

Dans un logiciel comme 1-2-3, par exemple, la même commande peut avoir un effet différent selon qu'on est en traitement de graphiques ou en base de données. Il faut donc apprendre un jeu d'instructions pour chacun des programmes. Alors que dans Lisa, il y a une seule interprétation de chaque commande, et les «modes» ou sections de programme sont transparents à l'utilisateur.

Autre innovation de Lisa (du moins pour un micro-ordinateur): plusieurs des composants du logiciel peuvent fonctionner en même temps, et des «fenêtres», ou zones distinctes sur l'écran, permettent d'en suivre le déroulement. C'est ce qu'on appelle un fonctionnement «multi-tâches» ou parallèle («concurrent» en argot informatique américain).

## ENVELOPPES ET STRUCTURES D'ACCUEIL

Entre-temps, le système d'exploitation UNIX, parrainé par les laboratoires Bell du New Jersey, gagnait du terrain dans la faveur des constructeurs de micros et des créateurs de logiciel. Très

technique, UNIX véhiculait cependant une idée qui allait très bien s'intégrer à celle de logiciel intégré: celle du «shell».

Cette «coquille» ou enveloppe qui se superposait au fonctionnement interne du système d'exploitation permettait à l'utilisateur d'avoir un accès unifié et cohérent à des programmes d'origine très diverse, et lui masquait les aspects les plus rébarbatifs de l'ensemble.

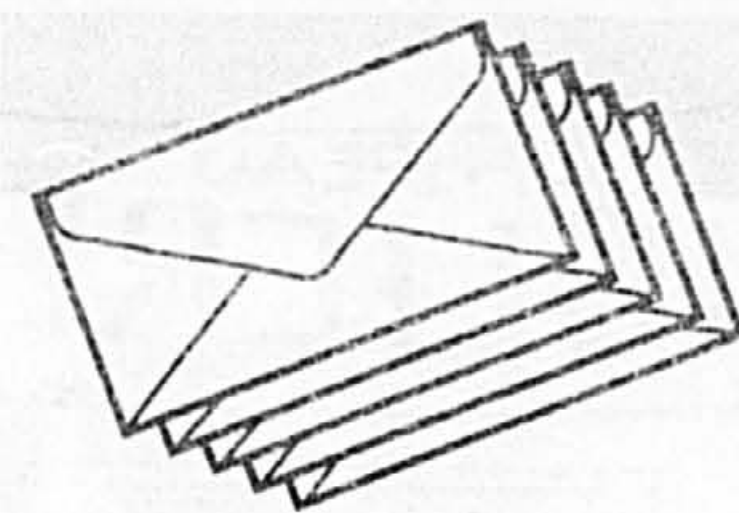
Lisa, et plus tard Macintosh, devaient reprendre la même formule de manière très élaborée. Cependant, celle-ci n'était valable que pour ces machines, et les programmes devaient être écrits de manière spéciale pour s'y intégrer.

D'autres auteurs de logiciel ont alors pensé à mettre au point des «enveloppes» capables d'intégrer d'autres systèmes d'exploitation (notamment MS-DOS et CP/M, dont le caractère hostile au néophyte est célèbre) et d'autres programmes dans des «environnements» variés. Tel est le raisonnement derrière des produits comme le «Windows» de Microsoft ou le «VisiOn» de Visicorp.

L'idée est sans doute bonne, mais bien moins facile à réaliser qu'on le croyait. Dans l'espace de quelques mois, l'an dernier, une demi-douzaine de sociétés ont annoncé des produits de ce type qui pour l'automne, qui pour l'hiver, qui pour le printemps 1984. Pratiquement rien n'est encore sorti, et on commence à avoir des doutes même sur les dates de lancement reportées à l'automne.

À tel point qu'un nouveau terme, «vaporware», s'est ajouté au jargon pour désigner des produits annoncés longtemps avant d'être prêts... et lancés en retard sinon jamais. Un bon équivalent français pourrait être «miragiciel»!

Tout cela pour dire que la nouvelle génération de logiciel intégré a beaucoup de difficulté à voir le jour. Et que son interprétation du terme «intégré» est assez différente de celle des produits de première génération comme MBA ou Lotus 1-2-3. C'est une bonne chose à savoir avant de se lancer dans de grands achats... □



Monsieur Leclerc,

Je suis un ignorant en informatique, mais je sais que c'est un domaine d'avenir, et je voudrais m'initier pour moi et pour mes enfants. Mais je vois tellement de livres, de revues, d'annonces de cours que je ne sais pas trop par où commencer.

Vous me rendriez un grand service, et à beaucoup d'autres lecteurs aussi, si vous nous donniez une liste de livres qui peuvent intéresser des débutants comme moi.

D. Delaney, Montréal

REPONSE: votre lettre n'en est qu'une parmi une série qui me demandent à peu près la même chose. En effet, alors qu'il y a deux ou trois ans la difficulté était de trouver un ouvrage en français sur l'informatique et les nouvelles technologies, aujourd'hui nous avons le problème inverse, c'est-à-dire celui de choisir dans un véritable foisonnement de publications françaises, québécoises et américaines.

Je m'en tiendrai ici aux livres, puisque c'est d'abord ce que vous me demandez, et parce que sans doute c'est la façon la moins «douloureuse» d'aborder la question pour le parfait néophyte.

Disons tout d'abord qu'il y a trois catégories d'ouvrages qui s'adressent plus spécifiquement au débutant; je les présenterai par ordre croissant d'approfondissement:

a) QU'EST-CE QUE L'INFORMATIQUE, ET À QUOI ÇA SERT. C'est le tout premier niveau, qui s'efforce essentiellement de vulgariser ce qu'est un ordinateur, comment on s'en sert, et à quoi c'est utile. S'ajoute souvent à cette base une sorte de survol de l'impact futur des nouvelles technologies d'information sur notre société.

Dans ce groupe se trouvent des livres comme «l'Ordinateur apprivoisé» de F. Picard et D. Shaw chez Québec Science, «Aimeriez-vous comprendre l'informatique» de Bradbeer-de-Bono-Laurie chez InterÉditions-ERPI, et à un niveau un peu plus intellectuel, «la Révolution informatique» de G. Brémond (Hatier) et le fameux rapport Nora-Minc, «l'Informatisation de la société», Documentation française-Le Seuil.

Mes deux petits bouquins «l'Ordinateur individuel» (P.S.I./SCE) et «l'Homme informatisé» (La Presse) entrent aussi dans cette catégorie.

b) COMMENT CHOISIR UN ORDINATEUR. Ici, on est dans le plus concret et le plus pratique: de quelle sorte d'ordinateur avez-vous besoin, sur quels critères vous baser pour choisir, et quels sont les produits disponibles dans les différentes gammes de prix et de puissance. Ici, il faut citer surtout trois livres, «Comment choisir son micro-ordinateur» de F. Faguy-A. Pelletier chez Logidisque, «Mon premier ordinateur» de J.C. Barbance chez P.S.I., et un ouvrage

## LE COURRIER

On adresse le courrier à  
Yves Leclerc  
La Presse - PLUS  
44 ouest, rue Saint-Antoine  
Montréal, Qué. H2Y 1A2

de du même genre de Rolland Hurtubise dont je n'ai malheureusement pas la référence sous la main.

c) COMMENT PROGRAMMER UN ORDINATEUR. On avance encore ici d'une étape, et on suppose chez le lecteur un niveau supplémentaire d'intérêt. C'est probablement la catégorie la plus riche des trois, et celle où il est le plus difficile de choisir, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, comme il y a des différences importantes entre les langages de programmation, et même entre les «dialectes» d'un même langage que parlent les ordinateurs les plus populaires, il faut veiller à choisir un livre qui convient à votre propre machine. Un ouvrage pour Apple ne viendra généralement pas à l'utilisateur de Commodore ou de Radio-Shack.

Deuxièmement, sur les rayons bien garnis de cette section, il y a du pire et du meilleur, quoique récemment, la qualité a eu tendance à s'améliorer fortement. Enfin, différents auteurs ont des définitions fort différentes de ce qu'est un débutant. Certains écrivent (souvent fort bien) pour des enfants de six à dix ans, d'autres pour des adolescents, d'autres pour des universitaires chevronnés. Un test terrible dans ce cas: ouvrez le livre au milieu, et lisez assez lentement une page; si vous n'avez rien compris, trouvez-en un autre!

Parmi les ouvrages qui me paraissent lisibles dans ce groupe (mais ne vous fiez pas trop à moi, il y a trop longtemps que je patauge dans ce domaine pour être encore bon juge), il y a le vieux favori «Visa pour l'informatique» de J.M. Jégo (P.S.I.), le très pédagogique «Introduction au langage BASIC» de M-M. Boulet chez SMG, «Mon ami l'ordinateur» de P. Paré et Tibo chez Turgeon Éditeur, et «Initiation au BASIC» de M. Pluquet chez Modulo.

Le support après vente est la clé  
de notre succès

### MICRO-ORDINATEUR

Système comprenant:

- ordinateur 64k compatible au Apple
- 52 touches de fonctions pré-programmées
- 10 touches de fonctions programmables
- clavier numérique
- majuscules, minuscules et auto-répétitives
- lecteur de disquettes et contrôleur
- modulateur R.F. pour télé
- tout ce qu'il vous faut pour opérer le système
- des conseils tant que vous en voulez

\$899

MÉMOIRISSIME INC.  
Laval 622-1390

## POUR ÉCOUTER

Jean-François Doré



# Deux excellents disques, mais je n'en parlerai pas!

Cette semaine j'allais vous parler du tout récent disque de Bruce Springsteen, « Born in the U.S.A. », et ce pour plusieurs raisons. D'une part il est tout nouveau, d'autre part c'est un disque important, en plus il est excellent et, finalement, il sera au Forum (Springsteen, pas le disque) à la fin juillet. Je dis j'allais vous parler du nouveau Springsteen parce que finalement je ne vous en parlerai pas, non, j'ai changé d'idée, ou plutôt on m'a fait changer d'idée. Ce « on » impersonnel, qui exclut par définition la personne qui parle, est par contre beaucoup plus identifiable que le pronom indéfini au masculin singulier qui vient de me servir à vous l'amener par la bande. Il a même un nom: Eddy Grant.

Non pas que la Springsteen (Columbia QC 38653) soit moins intéressant que le Eddy Grant, au contraire presque. Il est plein d'énergie, de cette énergie dont Springsteen avait le secret avant « Nebraska » (autre disque extraordinaire par ailleurs). Mais c'est un disque « down » dans ce qu'il raconte, malgré le fait qu'il y ait des trouvailles « poétiques » assez splendides, des climats et des images d'une émouvante beauté. C'est un disque qui parle des problèmes des petites villes américaines, des petites gens américaines, des petites difficultés de la vie quotidienne américaine, le tout sous la grosse chaleur du gros soleil de la grosse canicule qui nous fait suer à grosses gouttes et il fait trop chaud pour ça. Ce qui fait que je vais vous parler du dernier Eddy Grant, qui est tout à fait ce qui convient par des temps pareils.

« Going for broke » (CBS FR39261) est tout ce qu'il y a de plus « coucher-de-soleil-sur-la-mer-des-Caraïbes-après-une-chaude-journée-au-moment-où-le-vent-frais-souffle-sur-les-branches-du-palmier-à-l'avant-plan-sur-la-carte-postale-qui-sert-de-pochette-au-disque ».

Ra-fraichis-sant au boutte! Pis entraînant à part de ça.

Tenez, rien qu'à entendre la première chanson vous vous mettez à danser, c'est bien simple. Pis à part de ça une chanson attend pas l'autre. Un vrai trente-trois tours, j'vous dis, dix chansons bien comptées. Ah! si vous m'aviez vu, vous. La deuxième face n'était pas encore finie que je remettais la première. C'est bon c't'effrayant. C'est comme une sorte de mélange de reggae et de calypso, un petit rien de sud-américain avec du blues vite là. Ah! une vraie salade de fruits. C'est ça: une salade de fruits! Pis ça se mange bien l'été, ça!

Mais c'est pas comme Springsteen. Non, Springsteen lui, c'est tout du rock'n'roll. Du rock'n'roll pur, archi bien fait, taillé à la hache puis gossé au couteau suisse dans du bois franc et sec, du rock'n'roll solide qui frappe dru pis qui résonne dans la tête. C'est énergique mais c'est pas entraînant.

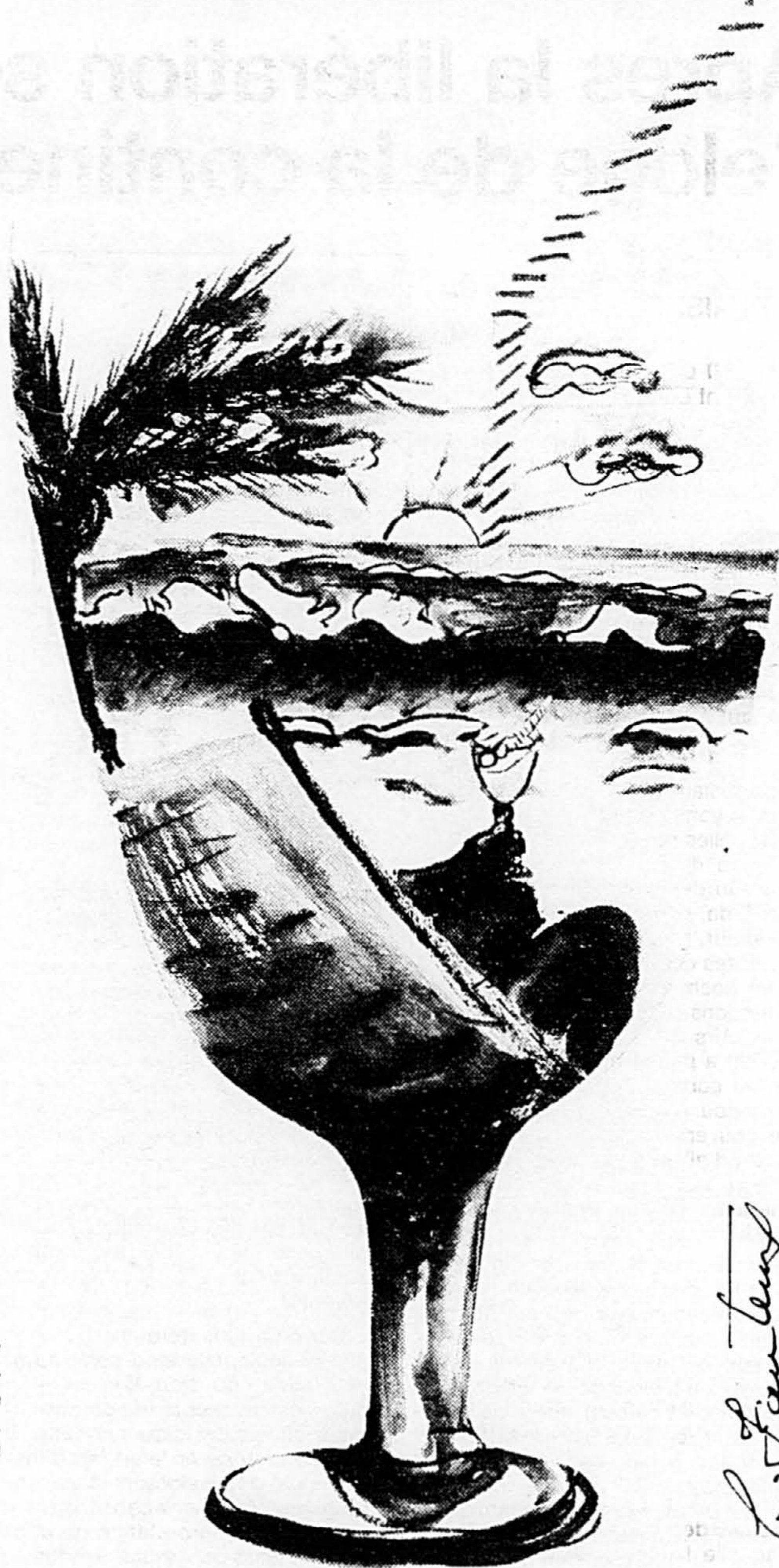
C'est pas comme mon Eddy Grant. Lui y'est entraînant. Ben d'abord sa voix, hein! C'est comme une vague qui partirait d'en arrière pis qui viendrait vous porter un « pina colada » sur un plateau de vermeil en vous disant: « La fille (ou le gars, c'est selon) assise là-bas vous envoie ça en vous demandant si ça vous tente de danser une p'tite danse. » Aie, j'sais pas toi. Magine. Si vous me prenez par les sentiments, euh! Après tout' on est pas en vacances pour rien han. Aussi ben en profiter. Pis c'pas grave si les paroles sont insignifiantes, j'comprends pas l'anglais anyway. Pis d'abord que ça se danse, c'est toutt' c'qui compte. Hon, pis garde donc ça! Ça finit par un « plain ». Y'aurait voulu faire exprès pis y'aurait pas fait autrement.

Mais que voulez-vous, on a pas tous les mêmes étés. Quand pour l'un c'est l'été à longueur d'année parce qu'il habite la Barbade où il a fait construire son propre studio

d'enregistrement à côté de sa maison-château sur un terrain de plusieurs centaines d'acres donnant sur la mer, pour l'autre c'est l'été de la plaine du Mid-West américain où il est né et où il a sué dans les champs de maïs qui ondulaient comme des vagues mais qui n'en étaient pas et le bruit des trains et des Harley-Davidson qui n'ont finalement que peu de chose à voir avec le ressac des filles d'Océan. Un été mer et monde? Oui sans doute, parce qu'un monde sépare ces deux mers ou encore une mer sépare ces deux mondes.

Pris individuellement, dans leurs contextes respectifs, les deux disques sont excellents. Le Eddy Grant sera sans doute le grand « hit » de l'été. Il y a là-dessus autant de succès possibles qu'il y en avait il y a dix ans sur le « There goes Rhymin' Simon » de Paul Simon. Des « hits » d'été sans beaucoup de conséquences pour l'avancement de l'humanité mais qui nous font passer de très bons moments, d'excellents moments même. Le Springsteen nous en fait passer tout autant et il y a même là-dessus des succès assurés, mais c'est plus lourd, beaucoup plus lourd. C'est comme manger du ragoût de boulettes et des pattes de cochon dehors un midi chaud de juillet plutôt que de lécher une glace aux fruits de la passion au même temps et au même lieu.

Mais ça ne devrait empêcher personne de faire les deux. M'a dire comme on dit: « C'pas tous les jours qu'on s'bourre la face, une fois n'est pas coutume, pis c'est pas toutt' c'qui compte dans la vie ça, le « fun ». Bon ça y'est, j'ai plus de place. Avec c'te torpinoche de Springsteen-là, j'ai même pas pu vous parler d'Eddy Grant. J'vous avais pourtant dit qu'j'en parlerais pas. Ben cou'donc, j'vous parlerai d'Eddy Grant un autre tantôt, ou si ça serait pas plus de vous parler de Springsteen plus tard. En tout cas, on verra bien. □



## LES P'TITS DERNIERS

par Gérard Lambert

**WEATHER REPORT**  
« Domino Theory »  
Columbia FC 39147  
\*\*\*½

Alors quoi? C'est quoi ça? De la musique? Oui, ils sont à peu de choses près les meilleurs musiciens à jouer de la vraie musique. Mais ça c'est quand ils le veulent; sur ce disque, les musiques se cassent la gueule sans faire trop mal car le groupe est malin. C'est bien envoyé, le punch y est, c'est Jazz Punk trop bien apprêté. Ils sont un peu essouffés et pas vraiment renversants.

**RANK and FILE**  
« Long gone dead »  
SLASH 92 50871  
\*\*\*½

Des Texans ex-punks qui prennent la machine à remonter le temps. Ils sont des country singers qui règlent leurs comptes, rebelles et durs à cuire. C'est pas mal, ils trouvent leurs racines dans le rock sudiste. Évidemment, tout cela ne coïncide pas exactement avec les critères de la mode, étant donné qu'ils sont fondamentalement honnêtes. C'est un groupe à suivre. □

**THE CURE**  
« The Top »  
Sire 92 50861  
\*\*\*

Pas un disque facile mais une musique qui va en profondeur. Un groupe qui déconcerte, qui captive, riche en contrastes. Les instruments sont nombreux (guitares classiques, piano, violon, accordéon, synthés, harmonica) et les couleurs qui en sortent donnent des motifs mélodiques qui nous touchent juste là où ça nous fait du bien. Un impressionnant parcours où tout arrive dans un grand élan vital d'ambiance, avec d'autres sons. C'est le temps de faire une bonne cure! □

**YELLOWMAN**  
« King Yellowman »  
Columbia FC 39301  
\*\*\*\*

Il est marrant ce gars, une vraie perle, je dirais même qu'il est unique. Un disque intuitif, naturel, chaud de reggae nouveau. Un reggae qui rap c'est super efficace, trop même car attention! il y a recette sous sa musique. Bref, il fait tilt, les cuivres fouettent, les percussions électriques percutent, la basse ravage, les congos ponctuent. Des rythmes bien bâtis à vous en donner des coups de soleil. Pas de problème, cette musique est de l'huile solaire.

**RED RIDER**  
« Breaking curfew »  
EMI ST 12317  
\*\*\*½

Ils sont jeunes, pleins de talent et peuvent déjà réclamer leur part du gâteau. Remarquez, rien de vraiment honteux, juste du bon rock léché, honnête, avec une forte personnalité. Rien ne manque à ce groupe canadien: belles voix maîtrisées, guitares tourbillonnantes, basse martelée, batterie appuyée. Ces musiciens me paraissent promis à la lumière du jour. □



# Après la libération sexuelle, l'éloge de la continence

LE PLAISIR CHASTE

par Yan de Kerorguen  
Autrement éditeur  
224 pages



les), les aventures, ou plutôt les non-aventures de garçons et de filles qui, après avoir pris leur pied (comme on dit à Lutèce), se sont aperçus qu'un pied, finalement, ce n'est pas très intelligent, en tous cas moins intelligent que la tête. «Le sexe, ça fait ringard...» avoue candidement l'un d'entre eux qui ajoute aussitôt que l'important est de séduire. Mais alors, où est la véritable chasteté, car enfin être chaste ce n'est pas seulement faire un noeud où l'on sait. Quant aux autres, une bonne dizaine, ils sont esthètes et un peu pédés (mais pédés chastes), ou divorcé en repos, ou jeune professionnelle qui retrouve, au-delà du désir sexuel, le désir de la tendresse, de la continuité, du don de soi à l'autre. Sans oublier la frigide, celle qui, loin de revendiquer comme un droit absolu de la féminité l'orgasme et ses passions, retrouve dans la frigidité une façon d'être. «Ce qui me plaît, ce n'est pas de jouir, même pas qu'il éjacule, mais le désir qu'il a de moi.» Séduire, encore séduire! Narcisse est là, bien sûr, et l'auteur lui consacre tout un chapitre.

Il va de soi que le thème central de la chasteté dépasse le projet de Yan de Kerorguen. En effet, il s'agit tout au fait d'une attitude de l'esprit que d'une pratique corporelle. En ce sens, ce petit livre tourne un peu court et ne prétend nullement faire l'éloge du célibat

des prêtres, par exemple, si décrié aujourd'hui, et qui reste peut-être une attitude idéalement nécessaire. Mais qui recherche l'idéal aujourd'hui?

En fait, *Le Plaisir chaste* est ultimement la mise en place et la défense d'un «nouveau plaisir», celui d'une sorte de modération dans le plaisir qui tient compte cette fois, bien au-delà des interdits passés, du besoin émotif et intellectuel de toute relation humaine.

Les intervenants sont assez clairs à ce sujet. Il ne s'agit pas de faire marche arrière, de revenir aux valeurs du passé (quoique certains les regrettent car il est toujours plus simple de tout voir en termes de mal et de bien), mais bien de dépasser un modèle outrancier, celui des années 70, qui prônait le plaisir pur, direct, «sans complexe», là où précisément (le domaine sexuel) tout est impur, indirect pour ne pas dire complexé. La «libération sexuelle», en tant que fait, en tant que réel, est naturellement impossible et ce n'est pas la multiplication des expériences qui permet finalement d'explorer à fond, c'est-à-dire d'une façon satisfaisante, le désir de la personne humaine. Mais il faut comprendre, je suppose, que la «libération» des années passées correspondait à une nécessité sociale nouvelle qu'il était bon, quoique dangereux, d'explorer. Ce que l'on dit du sexe ici pourrait se dire aussi de la drogue, car sexe et drogue sont intimement liés. Ceux qui prennent de la cocaïne, avec ses illusions amères, sont là pour le savoir.

C'est un livre charmant, intelligent, souvent amusant, et certainement un ouvrage de bonne foi qui remet à l'ordre du jour un vieux problème que l'on croyait oublié. En ce sens, il est donc nécessaire et on est heureux que Yan Kerorguen l'ait écrit, bien que l'on soupçonne un peu que tout cela ait été vaguement bâclé, un document fait pour indiquer en distrayant, un signe de main amical dans une direction qu'il est peut-être bon d'explorer. Aurait-il d'autres prétentions? J'en doute personnellement.

En réalité, bien que documenté habilement, avec statistiques à l'appui et petits tableaux, il manque à cet ouvrage une connaissance de fond, une réflexion ponctuelle, un regard averti sur le domaine toujours périlleux de la sexualité, que ce soit la sexualité par excès ou la sexualité par défaut. Un chaste n'est pas forcément un pur. Certains impurs font l'amour comme des anges. Certains chastes sont des cochons. Qui est qui, sous les masques effrontés d'Éros?

# L'avenir de notre langue

Demain, fête traditionnelle des Français d'Amérique mais surtout fête nationale des Québécois. C'est une excellente occasion de consacrer la chronique d'aujourd'hui à la question de l'avenir du français sur ce continent. Celle-ci fait partie des interrogations viscérales avec lesquelles nous composons. Non pas tant parce que nous éprouvons un certain mal de vivre mais bien davantage parce que nous l'anticipons pour nos enfants et nos petits-enfants.

L'avenir du français en terre d'Amérique n'est pas une formule qui relève de la bonne aventure ou des pratiques occultes. Il peut se «lire» à partir de la trajectoire prévisible des tendances qui affectent actuellement un certain nombre de phénomènes dûment identifiés. De telles tendances me paraissent se manifester plus particulièrement à deux niveaux distincts d'observation: celui des pratiques linguistiques d'une part et celui des faits de langue d'autre part. De manière plus prosaïque, on parle soit des gens d'ici, entendus comme masse parlante de locuteurs français, soit du parler d'ici, entendu comme variante d'une langue véhiculaire, le français, concurrent de l'anglais.

En ce qui a trait aux pratiques linguistiques des usagers canadiens-français, celles-ci me paraissent être sous l'emprise de deux tendances opposées.

La première est celle de l'accroissement généralisé de la pratique du bilinguisme au sein de la population francophone québécoise. Une telle tendance est le résultat d'une convergence de facteurs dont les principaux sont: la minorisation graduelle des masses parlantes francophones au sein de la masse parlante anglophone, accentuée par une dénatalité plus forte qu'une immigration au bilan favorable; la démocratisation de l'enseignement depuis les 20 dernières années qui a haussé quelque peu le taux de scolarisation mais qui a du même coup entraîné l'accès d'un plus grand nombre à la pratique de l'anglais; enfin, la concentration urbaine, qui a accru l'interpénétration des couches sociales.

Nous sommes alors devant un paradoxe fort étrange: plus le Québec se développe et vit au rythme des sociétés les plus avancées, moins il devient compétitif dans le rapport de force linguistique qui prévaut en Amérique du Nord.

La seconde tendance, celle qui s'oppose à la précédente, tâche d'en contrebalancer l'effet négatif grâce au jeu des forces politiques qui, dans le contexte de la dualité canadienne, confère un pouvoir exorbitant aux francophones. Mais même sous sa forme la plus radicale, celle de la souveraineté,

l'action politique obéit à des lois qui n'ont que peu d'impact sur celles qui régissent les pratiques linguistiques des locuteurs. Elle ne peut empêcher que ces derniers ressentent le bilinguisme comme garant d'une sécurité que leur propre communauté linguistique est incapable de leur promettre. Il s'ensuit que les pratiques bilingues, au lieu de ne demeurer qu'un caractère d'élite comme auparavant, se propagent profondément vers le bas de la pyramide sociale pour finalement régir l'ensemble des pratiques langagières de notre société. A moins que le Québec ne devienne rapidement une nation fortement scolarisée — car un bilinguisme d'éducation n'est pas forcément assimilateur — il est dans l'ordre des choses qu'un bilinguisme utilitaire conduise la plus grande partie de notre population à délaisser graduellement la pratique de sa langue maternelle.

Quant aux faits de langue, ils sont révélateurs de tendances que je qualifierais de... «séparatistes». Le français du Canada évolue de façon divergente par rapport à deux «états» influents de la langue française: celui du français véhiculaire dit aussi français international d'une part et celui du français textuel ou français écrit d'autre part. S'il est indéniable que la langue de l'État, qu'il soit canadien, québécois ou autre, s'est considérablement renforcée au niveau des pratiques linguistiques véhiculaires, tant orales qu'écrites, il faut admettre en revanche que nos pratiques linguistiques vernaculaires évoluent vers une dialectalisation de plus en plus marquée de notre parler. Plusieurs études récentes de sociolinguistique mettent bien en évidence le fait que plusieurs changements linguistiques en cours favorisent l'expansion des formes dialectales privilégiées par la classe moyenne des Canadiens français. Il s'ensuit que la distance qui sépare le français textuel de notre parler augmente à chaque génération au point que l'on puisse parler d'une cause en instance de divorce entre l'oral, de nature dialectale, et l'écrit, de nature véhiculaire.

Ainsi donc la réponse à la question de l'avenir de notre langue réside là: les générations montantes doivent être intellectuellement mieux équipées qu'elles ne le sont aujourd'hui car la véritable maîtrise du français véhiculaire ne peut être que la conséquence d'un besoin vital d'accéder aux connaissances de notre temps. Seule l'emprise forcenée de l'écriture sur nos pratiques linguistiques quotidiennes permet d'espérer que le destin de notre langue ne sera pas le même que celui qui a vu naître le cajun des Louisianais.



# Les camps de vacances

**Q**ue votre enfant soit mor-  
du d'équitation, de cano-  
tage ou de planche à  
voile; que vous soyez  
«décidé» à l'initier à l'informati-  
que, au tir à l'arc ou à la vie de  
groupe; que vous ayez envie de  
l'accompagner lors de son séjour  
«à prix modique» en pleine nature;  
que votre famille soit monoparentale,  
à revenu modique ou les deux  
à la fois, vous avez cette année le  
choix de 113 camps de vacances  
reconnus par l'Association des  
camps du Québec. Mais faites  
vite, puisque ces endroits enchan-  
teurs et riches en activités de toutes  
sortes accueillent, chaque été,  
plus de 100 000 personnes (en  
majorité des enfants).

## Écologie et informatique

Très à la mode cette année, les  
camps spécialisés en informatique  
reçoivent les enfants qui désirent  
s'initier aux rudiments de l'infor-  
matique tout en ayant l'occasion  
de s'emplir les poumons d'air pur.  
Si une dizaine de camps offrent  
l'informatique comme activité ré-  
gulière, deux sont véritablement  
spécialisés en cette matière: le  
Camp Edphy de Val-Morin, qui ac-  
cueille filles et garçons de 6 à 16  
ans, à partir du 24 juin jusqu'au 24  
août («très bien coté», selon l'As-  
sociation des camps du Québec),  
et le camp de Cap-à-l'Original situé  
au Bic, près de Rimouski, qui re-  
çoit, lui, les fillettes âgées de 7 à  
12 ans et les garçons de 7 à 13  
ans, du 24 juin au 11 août.

De son côté le Camp Saint-Via-  
teur, situé dans la magnifique ré-  
gion de Charlevoix, à Saint-Fidèle,  
offre l'écologie comme activité  
prioritaire. Découverte du milieu  
ambiant (faune et flore) et étude  
des rapports des êtres vivants  
avec le milieu. Pour les 12 à 16  
ans.

Les apprentis-cavaliers de 10 à  
16 ans seront au comble de la joie  
de passer une ou deux semaines  
au Domaine Fraser de Saint-Ferdin-  
and d'Halifax (près de Plessisvil-  
le) à chevaucher dans la campa-  
gne, encadrés par des moniteurs  
d'équitation compétents. Que les  
plus petits ne se désolent pas: le  
Ranch à Massawipi accueille à  
Granby les enfants âgés de 7 à 14  
ans désireux de s'initier à l'équita-  
tion ou d'y parfaire leur expé-  
rience.

Pour leur part, les camps musi-  
caux offrent musique et chorales  
aux mélomanes qui ont envie de  
chanter ou de pratiquer leur instru-  
ment préféré au grand air. Deux  
choix: le camp musical De Lanau-  
dière situé à Saint-Come, spéciali-  
sé en chant choral et pratique

d'orchestre (9 à 17 ans) et celui de  
l'Accord parfait, situé à Saint-Léo-  
nard dans le comté de Portneuf (6  
à 16 ans). Ces deux camps musi-  
caux sont ouverts du 24 juin au 18  
août.

Pour les bourses modestes, le  
Camp Olier, à Piedmont, dans les  
Laurentides invite les jeunes cita-  
dins (garçons) à venir passer deux  
semaines dans un décor champê-  
tre et une belle camaraderie. Le  
tout pour la somme de 160\$ (ma-  
tériel sportif, gîte, nourriture et en-  
cadrement).

«Ce camp est assez extraordi-  
naire dans sa philosophie, dit M.  
Raymond Prince, responsable des  
communications à l'Association  
des camps du Québec. Dans cer-  
tains cas, il accepte même «pres-  
que» gratuitement des garçons  
dont les parents sont incapables  
de déboursier la somme demandée  
pour ces deux semaines-nature.  
Le Camp Vive la joie, de Saint-Mo-  
deste (près de Rivière-du-Loup) se  
spécialise, lui aussi, dans les «prix  
bas», continue M. Raymond Prince.  
Pour 140\$, les jeunes de 7 à  
15 ans peuvent séjourner pendant  
12 jours dans un site enchanteur.  
Un autre camp, celui de Saint-Vin-  
cent-de-Paul, reçoit les 7 à 14 ans  
durant 13 jours moyennant la  
somme de 150\$

«Depuis quelques années, dit  
M. Prince, des camps ont ouvert  
leur porte aux familles. Le Camp  
Cité des loisirs de Drummondville,  
celui de Sainte-Véronique ou en-  
core le Centre de plein air Saint-  
Sacrement situé à Québec —  
pour ne nommer que ceux-là. Cette  
initiative coûte cependant très  
cher aux organisateurs qui doi-  
vent, s'ils veulent survivre, deman-

der des subventions gouverne-  
mentales.

«Dernièrement, un concours or-  
ganisé dans le cadre du Projet Vil-  
lage-Vacances-Famille par le gou-  
vernement du Québec a permis à  
40 différents projets de se faire  
connaître. Le premier prix a été  
remporté par le Centre de vacan-  
ces La Mattawinie de Saint-Mi-  
chel-des-Saints. La récompense:  
une généreuse subvention, bien  
sûr, qui permettra à ce centre  
d'améliorer ses installations et de  
s'agrandir.»

## La Mattawinie

C'est un paradis que m'a fait dé-  
couvrir M. Mario Gosselin, direc-  
teur du Centre de vacances La  
Mattawinie situé dans l'une des ré-  
gions les plus sauvages du Qué-  
bec (160 kilomètres de Montréal).  
À proximité du réservoir Taureau  
(500 milles de circonférence) et du  
lac à la Truite, en pleine forêt, La  
Mattawinie permet aux enfants de  
6 à 16 ans de découvrir le milieu  
terrestre: randonnées pédestres,  
observation d'habitats naturels  
(castor, renard), escalade, feu de  
camp, hébertisme, tir à l'arc, bri-  
co-nature; le milieu aquatique: bai-  
gnade, pêche, canotage, planche  
à voile (10, 11 ans), plongée sous-  
marine (masque, palmes, tuba), et  
le milieu aérien: cerfs-volants  
géants.

Deux formules d'hébergement  
sont possibles: en camp ou sous la  
tente. Cette année, seuls les en-  
fants peuvent loger au camp, un  
terrain de camping situé à seule-  
ment deux kilomètres permettant  
aux familles ou aux parents de sé-  
journer face à la base nautique du  
lac Taureau.

«Les terrains de camping qu'on  
trouve actuellement au Québec of-  
frent des possibilités intéressantes  
pour les vacances familiales, dit  
M. Mario Gosselin, mais dans la  
mesure évidemment où ces ter-  
rains permettent l'accès à des mi-  
lieux qui offrent des activités ré-  
créatives. Hélas, les équipements  
recréatifs sont souvent déficients  
et les services d'animation totale-  
ment absents. De plus, les terrains  
de camping traditionnels n'offrent  
pas la possibilité de louer l'équipe-  
ment de camping dont ne dispo-  
sent que peu de familles.»

La Mattawinie, qui bénéficie à la  
fois d'un milieu biophysique parti-  
culièrement riche et varié et d'un  
milieu social dynamique, peut of-  
frir tout cela, et à prix modique!  
L'eau, la plage, la montagne,  
l'équipement, les moniteurs, voilà  
ce que non seulement les enfants,  
mais aussi les adultes, pourront  
trouver cet été, à dix kilomètres de  
Saint-Michel-des-Saints. □



# Comment aider les Expos

**D**epuis les installations  
olympiques, un specta-  
cle aux rayons laser illu-  
minera la nuit du 24 juin.  
C'est peu. M. Gilles Rhéaume,  
président de la Société Saint-  
Jean-Baptiste, s'en explique:  
«Avec nos modestes moyens fi-  
nanciers, on ne peut plus songer  
aux grandioses défilés qu'a con-  
nus la rue Sherbrooke de 1924 à  
1969.» Mais s'il fallait qu'à l'au-  
tomne les Expos remportent la  
Série mondiale de baseball, je  
crois que Montréal leur réserverait,  
sans la moindre subvention,  
une démonstration de joie popula-  
ire qui relèguerait aux oubliettes 60  
ans de Fête nationale. Chaque  
peuple a sa façon de fêter son  
existence...

En attendant, les Expos ne pro-  
duisent pas! Malgré les millions de  
Charles Bronfman et les efforts de  
John McHale pour attirer à Mon-  
tréal la crème de ce qui frappe,  
lance et court, des États-Unis ou  
d'ailleurs, nos amours sont à la  
peine pour conserver une moy-  
enne de .500. Au point que Zander  
Hollander, auteur de l'annuaire  
1984 du baseball, après avoir  
passé en revue leur effectif conste-  
llé d'étoiles, concluait ainsi ses  
prévisions pour la présente saison:  
«Expliquez-moi pourquoi une telle  
équipe n'a pas encore gagné le  
championnat.»

À vrai dire, dans leur quête du  
Graal, les analystes bien intention-  
nés ont surtout envisagé les as-  
pects sportifs de l'énigme. Ils ont  
sous-estimé la compétence des diri-  
geants, des instructeurs et des  
joueurs. Fouillé les statistiques.  
Questionné les échanges. Sondé  
le genou d'André Dawson et  
l'épaule de Bryn Smith. Rien n'y  
fait. Pourquoi ne s'agirait-il pas  
d'une question de climat, tant mé-  
téorologique que social, politique  
ou économique? Si c'était juste-  
ment parce qu'ils sont établis à  
Montréal, au Québec, que les Ex-  
pos n'ont pu réaliser leur  
potentiel?

Même si, contrairement aux  
chauffeurs de taxi haïtiens, on les  
y adore sans discrimination, qu'ils  
soient noirs, latinos ou vieux (par-  
don Pete Rose), les joueurs des  
Expos sont en exil à Montréal. Ils  
sont non seulement loin de leurs  
foyers, mais aussi hors de la patrie  
du baseball, les États-Unis.

Eloignés des chroniqueurs spor-  
tifs influents des principaux mé-  
dias américains, les joueurs des  
Expos ont mis du temps à obtenir  
une reconnaissance méritée dans  
leur propre pays. L'accès aux  
équipes d'étoiles en a été différé  
et les possibilités de signer de  
plantureux contrats publicitaires  
d'envergure nationale en ont été

réduites d'autant. Aussi, à salaire  
égal en dollars américains avec  
leurs confrères d'outre-frontière,  
ils reçoivent nettement moins, une  
fois les impôts déduits.

Le statut distinct des Expos  
avait été clairement souligné en  
1981, avant que les Dodgers ne  
leur barrant la route du titre supré-  
me. Le circuit décisif de Rick Mon-  
day avait fait soupirer d'aise ceux  
qu'agaçaient les prétentions de ce  
club venu du froid. Et les mêmes  
préjugés réapparaissent en sep-  
tembre dernier, alors que la bonne  
tenue conjointe des Expos et des  
Blue Jays de Toronto laissait plan-  
ner la possibilité d'une «Série  
mondiale étrangère» ou de «l'ère  
glaciaire». Déjà victimes de ses ri-  
goureux, les joueurs des Expos  
n'ont pas besoin qu'en plus on se  
serve du climat pour les marginali-  
ser.

Pour des raisons pratiques,  
«près de l'aéroport» dit-on au bu-  
reau des Expos, les joueurs élisent  
plutôt domicile dans le West Is-  
land, soit à Beaconsfield, Dollard-  
des-Ormeaux, Dorval et Pointe-  
Claire, sauf quelques-uns, à l'île  
des Soeurs. Si ce n'est pas en rai-  
son de la barrière des langues, le  
résultat demeure le même. Les  
joueurs ont vécu en milieu majori-  
tairement anglophone l'élection  
d'un parti indépendantiste, le réfé-  
rendum et la loi 101.

Les réactions souvent apocalyp-  
tiques des médias anglophones  
durant ces périodes troublées  
n'ont sans doute pas aidé les  
joueurs des Expos à se concentrer  
uniquement sur le baseball. En-  
core aujourd'hui, les hebdomadaires  
radicaux distribués gratuitement  
dans leurs zones de résidence,  
comme le Monitor ou le Suburban,  
traitent Alliance-Québec et la Ga-  
zette de vendus au «séparatis-  
me». Pour un peu, Tim Burke se-  
rait un agent à la solde du Parti  
québécois.

D'autre part, les milieux d'affai-  
res torontois, confrontés à l'en-  
richissement pétrolier de l'Alberta,  
ont réagi... sur le dos du Québec.  
Dans le but de le concurrencer sur  
les marchés américains, ils y ont  
colporté des horreurs sur notre  
compte. L'exil québécois paraît  
sans doute pire, vu des États-Unis.

Justement le calme ontarien  
semble agir favorablement sur les  
Blue Jays, dont on commence à  
dire qu'ils pourraient réaliser l'ex-  
ploit avant les Expos. Faudrait-il  
pour remporter la Série mondiale  
un bon gouvernement conserva-  
teur à la Bill Davis, qui ne s'op-  
pose pas au français là où le nombre  
le justifie?

Pensez-y, M. Rhéaume... □



## Un être passionné et passionnant

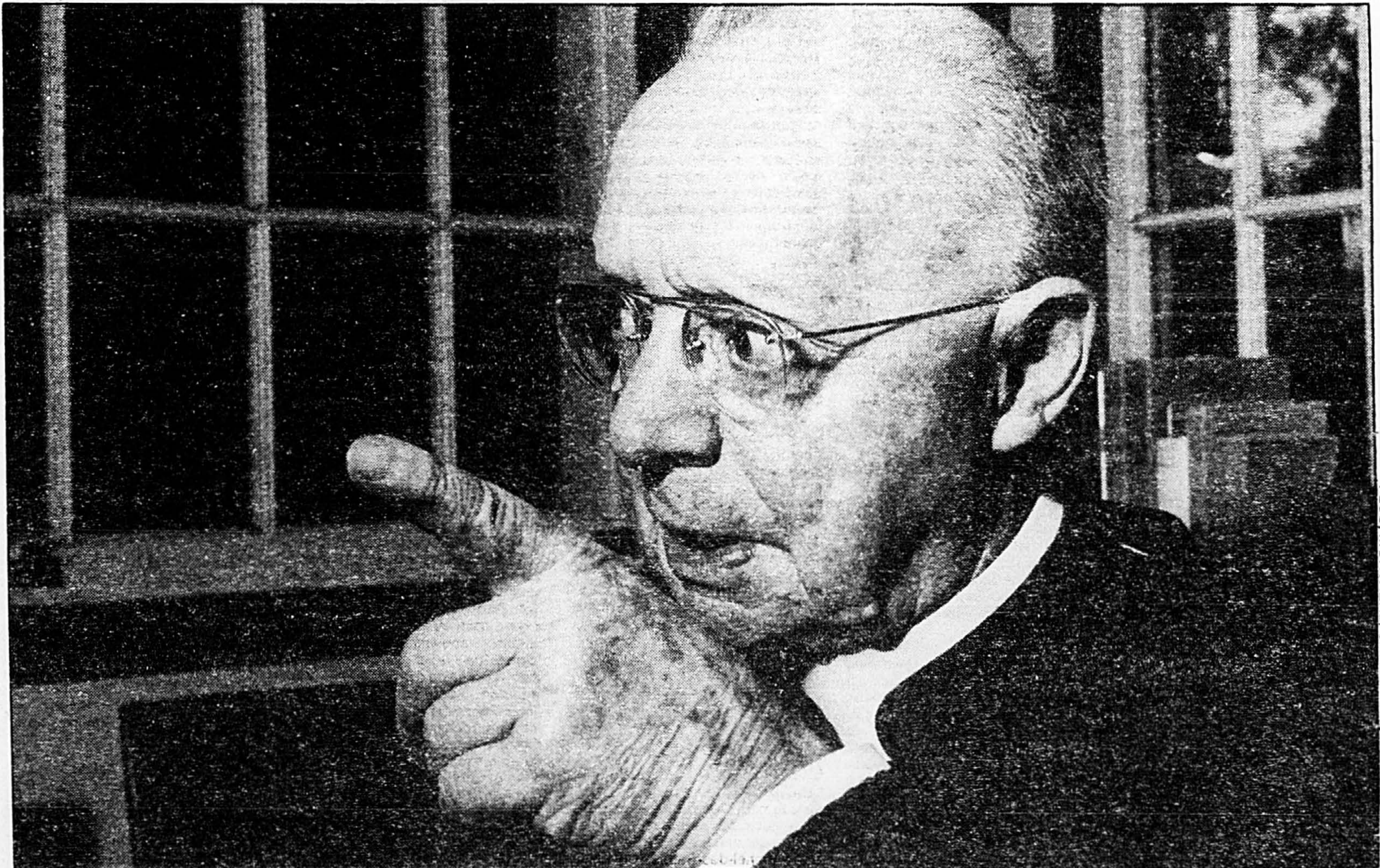
**Q**uel homme que ce Lionel Groulx! Chanoine, historien et patriote passionné (et passionnant!). Un an avant sa mort, j'ai eu l'occasion de prendre la photo que je vous présente cette semaine. Pourquoi la publier? Parce que le hasard me l'a mise entre les mains tandis que je fouillais dans mon dossier «Religions» à la section «Prêtres, religieux et prélats». Et surtout parce qu'elle représente l'un de ces êtres extraordinaires

qui ont marqué l'histoire en plus de l'étudier et qui ont su nous léguer une masse de documents sur lesquels appuyer les opinions qu'ils n'ont pas craint de nous livrer. On connaît mes options politiques et j'admire le chanoine Groulx depuis très longtemps mais... je crains parfois qu'il n'ait prêché dans le désert! Je ne dis pas cela pour vous faire pleurer, ce n'est pas mon genre... De fait, malgré ma légendaire hypersensibilité, je crois n'avoir vraiment

pleuré que deux fois dans ma vie. C'est peu! Et maintenant que j'en ai parlé, vous voulez savoir quand et pourquoi? Bon! La première fois, j'avais 10 ans. C'était à la mort de ma mère, quand mon père, veuf avec 9 enfants, a dû en expédier 5, d'un coup et pour 2 semaines, à l'orphelinat Christ-Roi de Nicolet. Nous pleurions en harmonie et à l'unisson, mes frères et moi, pendant des jours, tant et si bien qu'il fallait «mopper» le plancher du parloir quand la parenté

s'amenait! La deuxième fois, j'ai quasiment honte d'en parler aujourd'hui... même s'il me semble que cela est arrivé il y a une heure! C'était le soir du référendum. Eh oui! Si les oiseaux se cachent pour mourir, moi je me suis alors caché pour pleurer! Durant 2 heures, dans mon bureau au sous-sol, pendant que les autres, stoïques, restaient plantés devant la télé où il n'y avait plus rien à voir... Je pense aux États-Unis, à la Floride, à la Californie, à tous ces endroits

bénis qui ont depuis longtemps réglé le problème de la dépendance. Et au chanoine Groulx, s'il m'entend dans son cercueil, je dis: « Vos yeux perçants et votre index batailleur ne font plus pleurer personne.. Triste mais dure réalité, j'étais le dernier. » □





Claire Dutrisac

## Apprendre l'autonomie dès la petite école (2)

**A** quel âge devient-on une personne âgée? a demandé le Conseil supérieur de l'Éducation à un groupe de personnes à domicile et regroupées en association. «On vieillit quand on le veut, répond-on, quand on décide de se laisser vieillir. Tant qu'on peut s'engager et apprendre, on prend surtout de l'expérience. On a l'âge de son activité.»

Mais la société ne l'entend pas ainsi, qui fixe l'âge de la vieillesse à 65 ans. On devient vieux «par décret», peut-on lire dans le document du Conseil, qui souligne: «C'est une absurdité — reflet de l'incompréhension de la société — de grouper sous le même vocable de «personnes âgées» les adultes de 50 ans et ceux de 90 ans.» Moi, je pense que l'on a inventé le 4e Âge pour n'être pas en tête de file, face au terme de la vie.

Quand commence le 4e Âge? Très arbitrairement, on dit: 80 ans. J'ai pourtant rencontré des centaines en meilleure condition physique et psychologique que des gens de 65 ans.

### Trois phases

Le progrès, l'accélération des découvertes scientifiques, les changements culturels (on ne chante plus de la même façon *Parlez-moi d'amour...*) et la crise économique qui conduit à une retraite «prématurée» un nombre de plus en plus grand de travailleurs ont abaissé l'âge où l'on cesse d'être «productif».

Ces considérations ont amené le Conseil à distinguer, pour les fins de l'analyse, trois phases de la vie à compter de l'époque où se démarque une certaine marginalisation.

#### 1) La phase tragique

C'est celle que vivent les gens de 45-50 ans qui perdent leur emploi, soit à cause de changements technologiques, soit pour faire place aux jeunes. Le Conseil les appelle «une nouvelle vague d'exclus». C'est le drame. Retourner sur le marché du travail devient une entreprise quasi impossible. D'où naissent des sentiments d'aliénation, de culpabilité (on dévalorise l'homme comme la machinerie, dans une entreprise).

La situation des femmes est pire que celle des hommes. Elles sont, on l'a souvent dit, oui, on l'a même crié, «... les premières victimes d'un système qui fait de la retraite, pour la plus grande partie d'entre elles, une période de pauvreté». Elles deviennent des assistées sociales, attendant désespérément d'avoir 65 ans pour recevoir la pension de vieillesse. Ce sont là

des situations que l'on accepte trop aisément, sans rien faire, comme si c'était normal. «Plus que pour les hommes, il y a lieu pour elles de parler d'âge tragique; il dure souvent jusqu'à leur mort», écrit le Conseil.

#### 2) Le nouvel âge

Le Conseil décrit les conséquences de ce «nouvel âge» que l'on désigne comme étant le 3e Âge. L'époque où l'on dégringole, oserai-je dire. On change de maison pour en habiter une plus petite et moins coûteuse, une fois, deux fois... jusqu'à arriver à demeurer dans un deux-pièces.

Ayant vécu dans un système bien organisé — par d'autres souvent — on n'a pas appris «à temps» à vivre de façon autonome. Le Conseil décrit brièvement plusieurs types de retraite dont quelques-uns seulement paraissent acceptables. Vous en jugerez. 1) la retraite-loisir; 2) la retraite-repos; 3) la retraite-pauvreté, surtout féminine; 4) la retraite-dévalorisation; 5) la retraite-famille représentée surtout par des femmes qui, devenues seules, ont décidé de cohabiter avec leurs enfants ou d'autres personnes; 6) la retraite-sagesse.

Le Conseil écrit donc: «Nous oserons avancer que l'éducation première, celle de l'enfance, de l'adolescence, demeure le «préalable» nécessaire au développement personnel, à une saine socialisation; la possibilité d'une «gestion» libre de la vie, d'une maîtrise des problèmes qui jalonnent l'existence.» Avez-vous déjà entendu parler de liberté et d'autonomie à l'école, vous?

Le Conseil soutient donc, en toute logique, que «l'éducation continue est également nécessaire pour assurer tout au long de l'âge adulte les transformations et les adaptations nécessaires non seulement au monde du travail et de la vie professionnelle, mais tout autant à la vie affective, à la recherche de l'équilibre, à l'accomplissement familial, social, politique, à la découverte du loisir actif et à son rôle dans l'accomplissement de la personne.»

Que c'est bien! Et me voici gagnée à ces idées. Mais avez-vous déjà connu un employeur qui ait consenti à payer un employé deux heures par semaine pour qu'il suive l'un ou l'autre de ces types de cours qui seraient une véritable préparation à la retraite? Avez-vous connu un syndicat qui l'ait demandé? Pouvons-nous songer sérieusement qu'une telle évolution des esprits se produira et que les jeunes adultes d'aujourd'hui réfléchiront à ce qu'ils feront de tout ce temps libre qui leur sera al-

loué? Ils répondront: du sport, sans prévoir que les jambes sont moins alertes à 60 ans, et même à 50, qu'à 30. Reste leur esprit, leur potentiel de créativité. Mais à 20 ans, on ne veut même pas penser qu'on aura 40 ans un jour! «La situation des retraités révèle que l'inégalité des individus devant leur condition de retraite et devant leur vieillissement reflète l'inégalité de la vie. (...) On a abandonné les retraités, sans penser à favoriser la création de rôles nouveaux dans la communauté, ce qui les aurait gardés actifs et aurait sauvé leur dignité.»

#### 3) Le grand âge

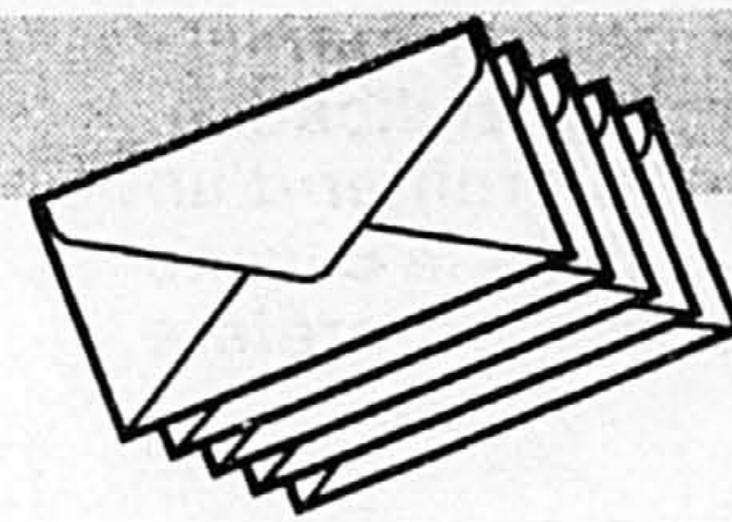
Il y a des vieillards heureux, certes. Mais le Conseil met une sourdine à cette affirmation: «Beaucoup, malheureusement, vivent secrètement, obscurément une grande détresse tant au fond de résidences luxueuses que de foyers clandestins. (...) Il faudrait rappeler que la majorité des grands vieillards sont des femmes.»

Que peut faire l'éducation dans ce domaine? Le Conseil pose la question et répond: «... On ose à peine l'écrire. La peur, voire le dégoût des adultes actifs face à cette souffrance, empêche trop souvent de trouver les gestes — simplement humains — qui permettraient d'accompagner les aînés — nos parents — jusqu'à l'achèvement ultime de leur vie. La société actuelle n'a pas appris cette solidarité.»

Le Conseil pose encore une question qui ressemble plutôt à une accusation: «Quelle est, en famille, à l'école, la place réservée à la connaissance, la compréhension du vieillissement? La «formation fondamentale» comporte-t-elle, au-delà des apprentissages intellectuels de base, ceux qui aideraient à vivre humainement, au plan individuel comme au plan collectif?» En d'autres termes, apprenons-nous, à l'école, autre chose qu'à lire et à écrire, à compter, à se préparer à travailler?

L'autonomie s'apprend, soutient le Conseil. Et enfonçant le clou: «La majorité des personnes âgées sont sous-scolarisées et n'ont pas trouvé à l'école une préparation à la vie.»

Parlant longuement des nombreux problèmes des personnes âgées: pauvreté, manque de sécurité, mauvaise santé, complexité du système hospitalier et du ministère des Affaires sociales, de l'isolement, etc., le Conseil n'oublie pas ceux et celles qui ne peuvent se faire entendre et qu'on ne rejoint pas. On devra trouver le moyen de les atteindre et de les aider.



On adresse le courrier à  
Claire Dutrisac  
La Presse — PLUS  
44 ouest, rue Sainte-Antoine  
Montréal, Qué. H2Y 1A2

Madame,

À l'occasion de la remise du prix Persillier-Lachapelle (mention d'excellence) au Centre d'accueil Jeanne-Crevier, à Boucherville, je voudrais vous apporter un témoignage. Ce témoignage se veut aussi un hommage reconnaissant au centre Jeanne-Crevier et à son personnel dévoué.

Mon beau-père, M. A. Lemelin, y vit depuis trois ans. Auparavant il vivait dans un foyer de province où son état se détériorait sans cesse. Il était devenu confus et agressif. À l'ouverture du centre Jeanne-Crevier, nous avons obtenu son transfert grâce à la collaboration de la directrice des soins infirmiers. À son arrivée, il était dans sa chaise roulante, sa tête touchant presque ses genoux. Des larmes coulaient sur ses joues, larmes de joie à la pensée de se rapprocher de ses enfants, mais aussi larmes d'anxiété. Ayant été traumatisé par des sévices psychologiques et même physiques à l'autre centre d'accueil, il avait encore quelque appréhension. Mais au moins, il se disait que ses enfants étaient près et qu'ils pourraient le protéger.

Accueilli chaleureusement par tout le personnel, un véritable miracle s'est opéré. Comme la chrysalide toute fripée dans son cocon, il s'est déplié lentement, à mesure que ses angoisses disparaissaient. Au-delà de toute attente, grand-papa a déroulé sa colonne vertébrale, relevé la tête et recouvré son statut d'homme, sa dignité humaine, grâce à l'affection, au respect et à la compétence des employés du centre d'accueil Jeanne-Crevier. Ces employés ont fait de leur centre une véritable institution humaine insérée au cœur du vieux village de Boucherville, près de l'église, du centre commercial, de la pharmacie, avec de vrais voisins que l'on invite lorsque l'on fête.

Une institution qui appartient avant tout à ses bénéficiaires au nombre de cinquante. Le Comité des bénéficiaires s'occupe non seulement de l'aspect social et culturel mais surtout des besoins et des revendications des résidents. À Jeanne-Crevier, tout est mis en œuvre pour améliorer la condition physique et mentale des clients. Ce n'est pas un mouvoir. Mon beau-père a retrouvé une autonomie certaine. Il peut maintenant s'habiller seul, se déplacer de sa chaise roulante à son fauteuil et faire tout le couloir en s'aidant de sa «marchette». Grâce à l'ergothérapie, il peut donner de la vie à ses jours et non seulement ajouter des jours à sa vie.

Comme il est près de nous, nous pouvons aller le voir beaucoup plus souvent et lui peut venir faire son tour sans avoir à subir la fatigue du voyage. Nous pouvons affirmer qu'il est heureux maintenant parce qu'il se

sent chez lui au centre Jeanne-Crevier.

En terminant, je veux rendre un hommage tout spécial à garde Suzanne Dufour, directrice des soins infirmiers, et à Mme Gisèle Lacoste, directrice générale. Si on peut qualifier le centre d'accueil Jeanne-Crevier d'institution humaine, très humaine même, c'est grâce au grand humanisme de ces deux femmes et au dévouement inlassable de leur personnel et du conseil d'administration.

D.T.L.

Boucherville

R.— Que voici une lettre reconfortante! Et qui prouve qu'on a tort de croire que la confusion de l'esprit est un mal toujours irréversible. Je félicite le centre Jeanne-Crevier et souhaite que son exemple soit suivi. De plus en plus, on tente d'améliorer la qualité de vie des personnes en centre d'accueil.

Mais avez-vous pensé aux autres pensionnaires du centre d'accueil d'où provient votre beau-père? Il faudrait, pour eux, écrire au CRSSS (Conseil régional de la Santé et des Services sociaux) de la région où se trouve ce centre et raconter l'histoire de votre père, les sévices qu'il a subis. Vous aurez fait pour ces pensionnaires ce que vous pouvez... Merci de ce témoignage.

Chère Madame,

Je désire faire suite à votre entrevue avec Mme Lise Poulin-Simon et suggérer, «pour protéger la classe moyenne du Québec, le bon régime public» suivant:

— créer un fonds de régime de rentes à l'aide d'une taxe spéciale pour la femme au foyer et tous les travailleurs et travailleuses oubliés par les syndicats. Cette taxe peut être un transfert d'une taxe sur des produits non essentiels et déjà existante.

— Pour la femme qui est demeurée au foyer, verser dans ce fonds une partie des impôts payés par le mari, cette somme étant calculée sur la base du salaire moyen gagné par les femmes travaillant à l'extérieur, à plein temps;

— exempter d'impôt fédéral et provincial tout revenu inférieur à 25 p. cent au-dessus du seuil de pauvreté;

— exiger des gouvernements et des municipalités un contrôle plus équitable du prix des loyers (ce gouffre intolérable du revenu).

Dans la classe moyenne, il y a tous ceux et celles qui vivent à peine au-dessus du seuil de la pauvreté et même en dessous des normes pour être assistés sociaux, après avoir payé tous les avantages auxquels ces derniers ont droit gratuitement ou presque.

J'ose espérer que ces quelques suggestions pertinentes feront leur petit bonhomme de chemin.

J.N. Hébert

R.— Le message est passé. Puisse-t-il être entendu!

**A**vec un mélange d'un peu d'organisation, d'imagination et de planification, le cuisinier peut lui aussi profiter d'un long week-end. Pourquoi suer dans la cuisine lorsque l'on peut pratiquer son sport préféré au grand air!

## CUISINER



Pol Martin

# Salade d'avocats, poitrine de poulet et fruits frais

## 1. Salade de poulet et d'avocats

(pour 4 personnes)

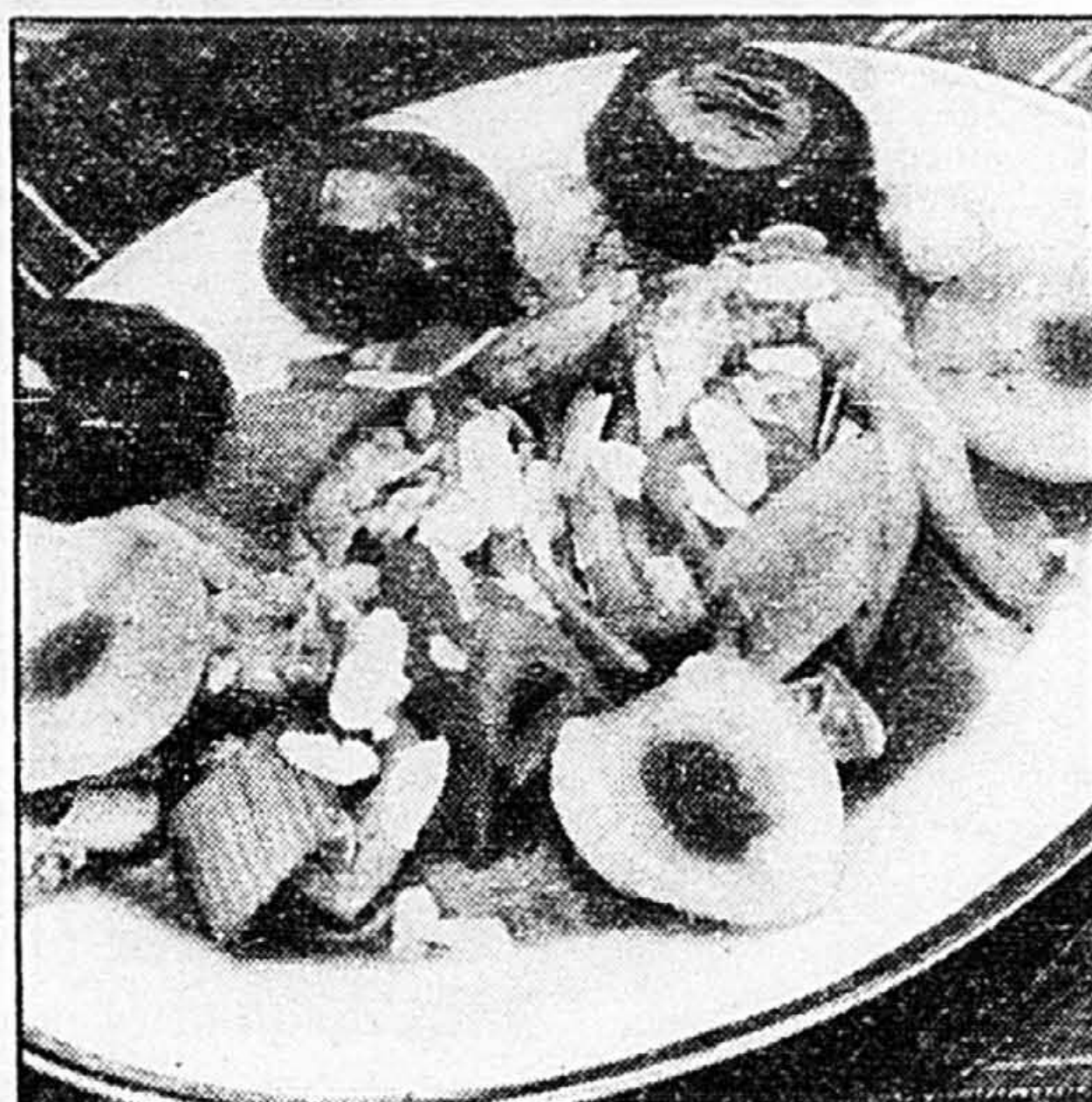
2	avocats pelés, coupés en gros dés et arrosés de jus de citron
1	poitrine de poulet cuit, désossée, sans peau et coupée en gros dés
1	branche de céleri, coupée en petits dés
2	mini-piments marinés, hachés
125 mL	(½ tasse) de vinaigrette à la crème
	feuilles de laitue pour la présentation
	jus de citron sel et poivre
	tomates cerises pour la garniture

- 1) Mettre tous les ingrédients dans un bol; saler, poivrer et arroser le tout de jus de citron.
- 2) Ajouter la vinaigrette; incorporer délicatement.
- 3) Servir la salade sur les feuilles de laitue. Garnir de petites tomates.

### Préparation de la vinaigrette à la crème

15 mL	(1 c. à soupe) de moutarde à la française
15 mL	(1 c. à soupe) de persil haché
1	jaune d'oeuf
125 mL	(½ tasse) d'huile végétale
50 mL	(¼ tasse) de crème épaisse à la française
	jus de 1 citron
	quelques gouttes de sauce Tabasco
	sel et poivre

- 1) Mettre la moutarde, le jaune d'oeuf et le persil dans un bol; mélanger le tout.
- 2) Ajouter le jus de citron; mélanger de nouveau. Saler, poivrer.
- 3) Ajouter l'huile en filet tout en mélangeant avec un fouet de cuisine.
- 4) Ajouter la crème; mélanger rapidement. Corriger l'assaisonnement. Servir.



## 2. Poitrine de poulet aux poires

(pour 4 personnes)

1½	poitrine de poulet, désossée, sans peau et coupée en gros dés
8	tomates prunes, coupées en deux (ou tomates italiennes)
2	branches de céleri, coupées en gros dés
4	demi-poires (en boîte)
50 mL	(¼ tasse) d'amandes effilées
15 mL	(1 c. à soupe) d'huile végétale
15 mL	(1 c. à soupe) de beurre
5 mL	(1 c. à thé) de persil haché
375 mL	(1½ tasse) de bouillon de poulet chaud
5 mL	(1 c. à thé) de cassonade
15 mL	(1 c. à soupe) de soya
15 mL	(1 c. à soupe) de fécule de maïs
45 mL	(3 c. à soupe) d'eau froide
	quelques gouttes de jus de citron
	sel et poivre

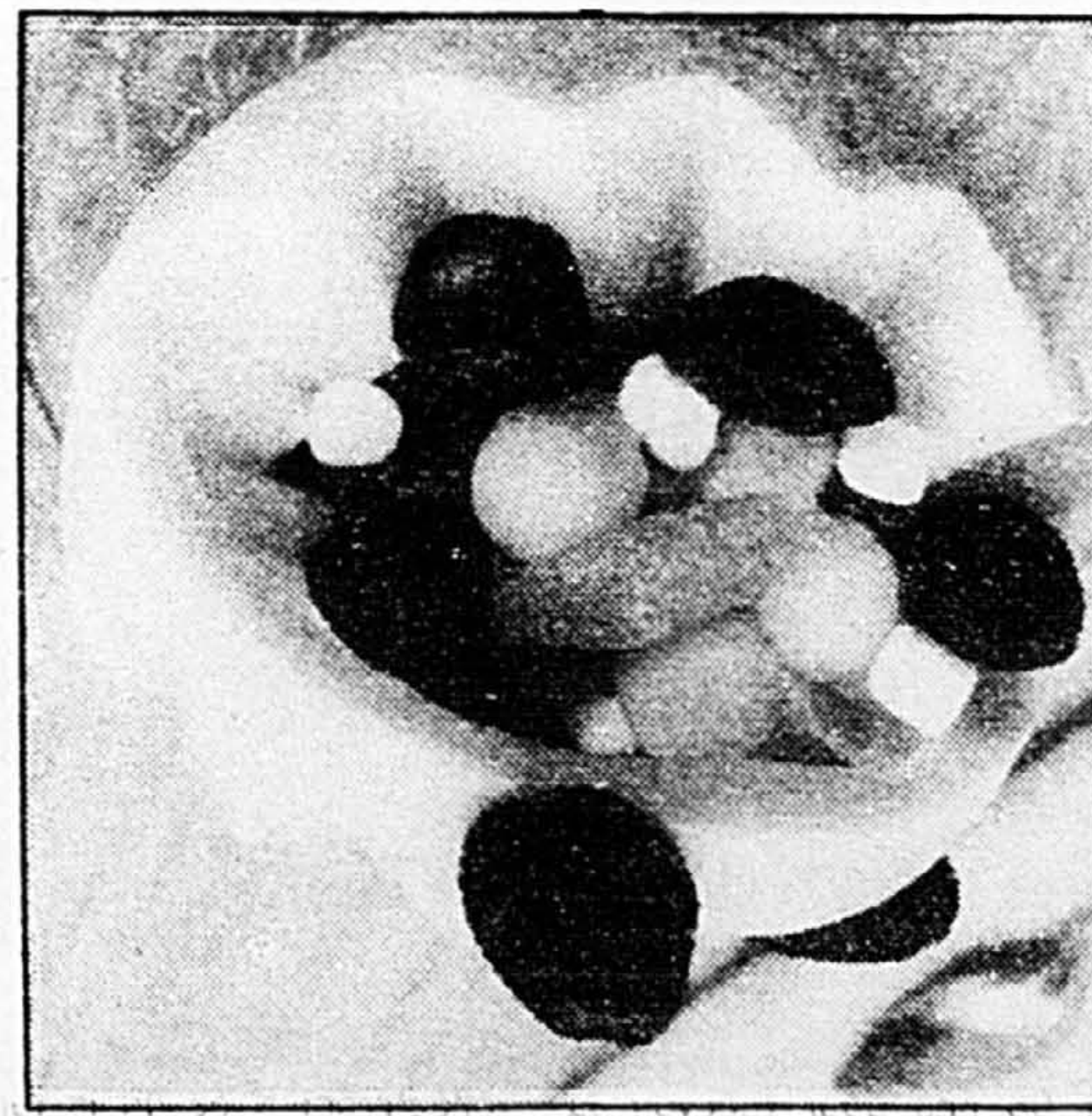
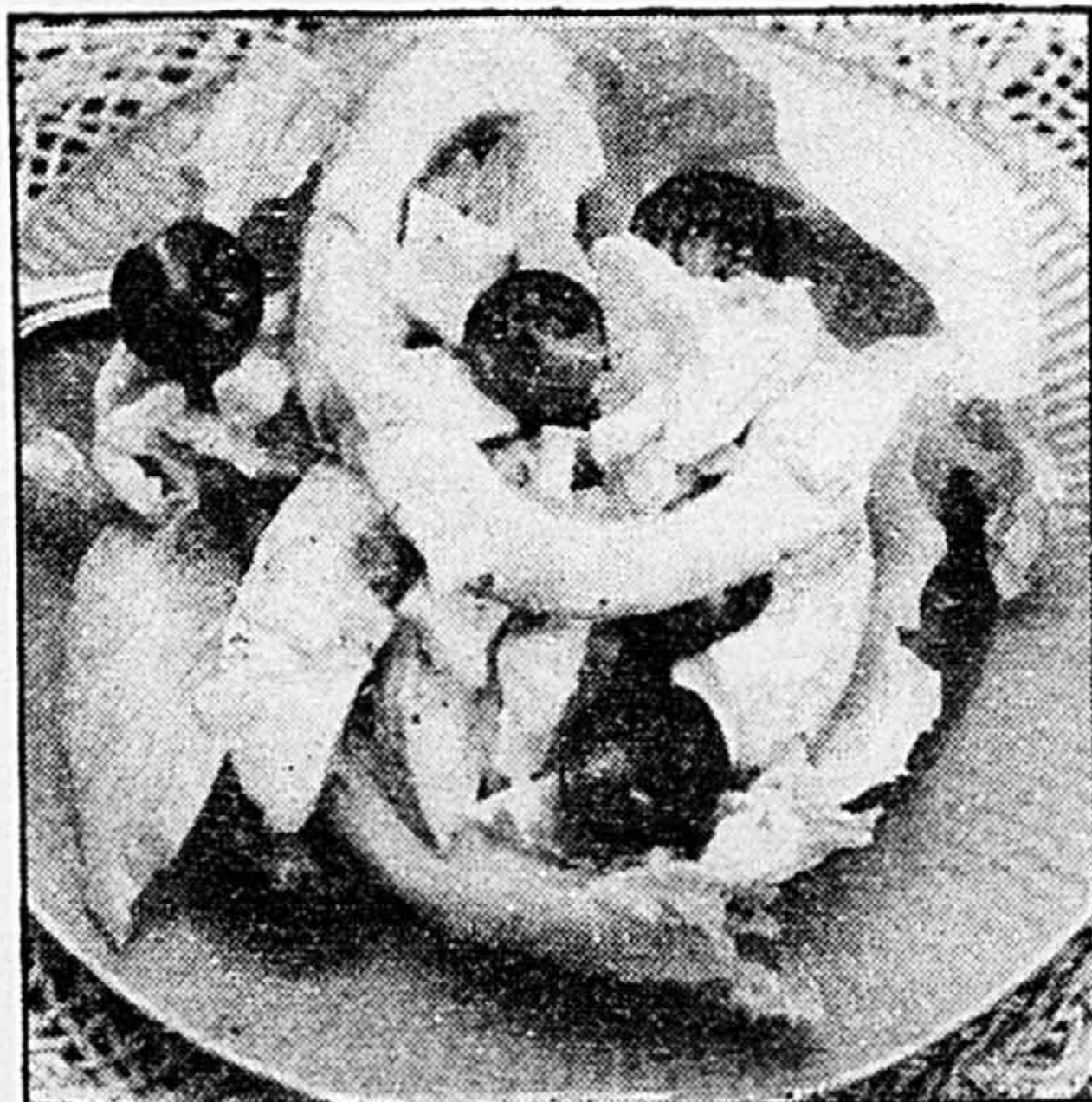
- 1) Faire chauffer l'huile dans une sauteuse. Ajouter les morceaux de poulet et le céleri; saler, poivrer et faire cuire de 3 à 4 minutes.
- 2) Ajouter la cassonade et la sauce soya; faire cuire de 2 à 3 minutes.
- 3) Ajouter le bouillon de poulet; mélanger et faire cuire à feu moyen de 8 à 10 minutes.
- 4) Mélanger la fécule de maïs et l'eau froide. Incorporer le mélange à la sauce.
- 5) Ajouter les poires; faire mijoter pendant 3 minutes.
- 6) Verser le tout dans un plat de service. Parsemer d'amandes effilées.
- 7) 6 à 7 minutes avant la fin de la cuisson, préparer la garniture; faire fondre le beurre dans une petite casserole. Ajouter les tomates et le persil. Saler, poivrer; faire cuire le tout de 6 à 7 minutes à feu doux. Servir avec le poulet.

## 3. Salade de fruits

(pour 4 personnes)

1	melon Honey Dew
2	oranges
50 mL	(¼ tasse) de guimauves miniatures
250 mL	(1 tasse) d'abricots
1	chopine de fraises, lavées et équeutées
45 mL	(3 c. à soupe) de cassonade
	jus de citron
	rhum chaude

- 1) Couper le melon en deux et l'évider. A l'aide d'une cuillère à pomme de terre, retirer la chair du melon.
- 2) Mettre les abricots dans un petit bol et les faire tremper dans du rhum chaud pendant 1 heure.
- 3) Peler les oranges à vif pour retirer la membrane blanche. Couper les oranges en sections.
- 4) Placer tous les fruits dans un bol. Ajouter la cassonade; mélanger le tout.
- 5) Ajouter les guimauves et le jus de citron. Réfrigérer 1 heure. Servir.



Aux Éditions La Presse

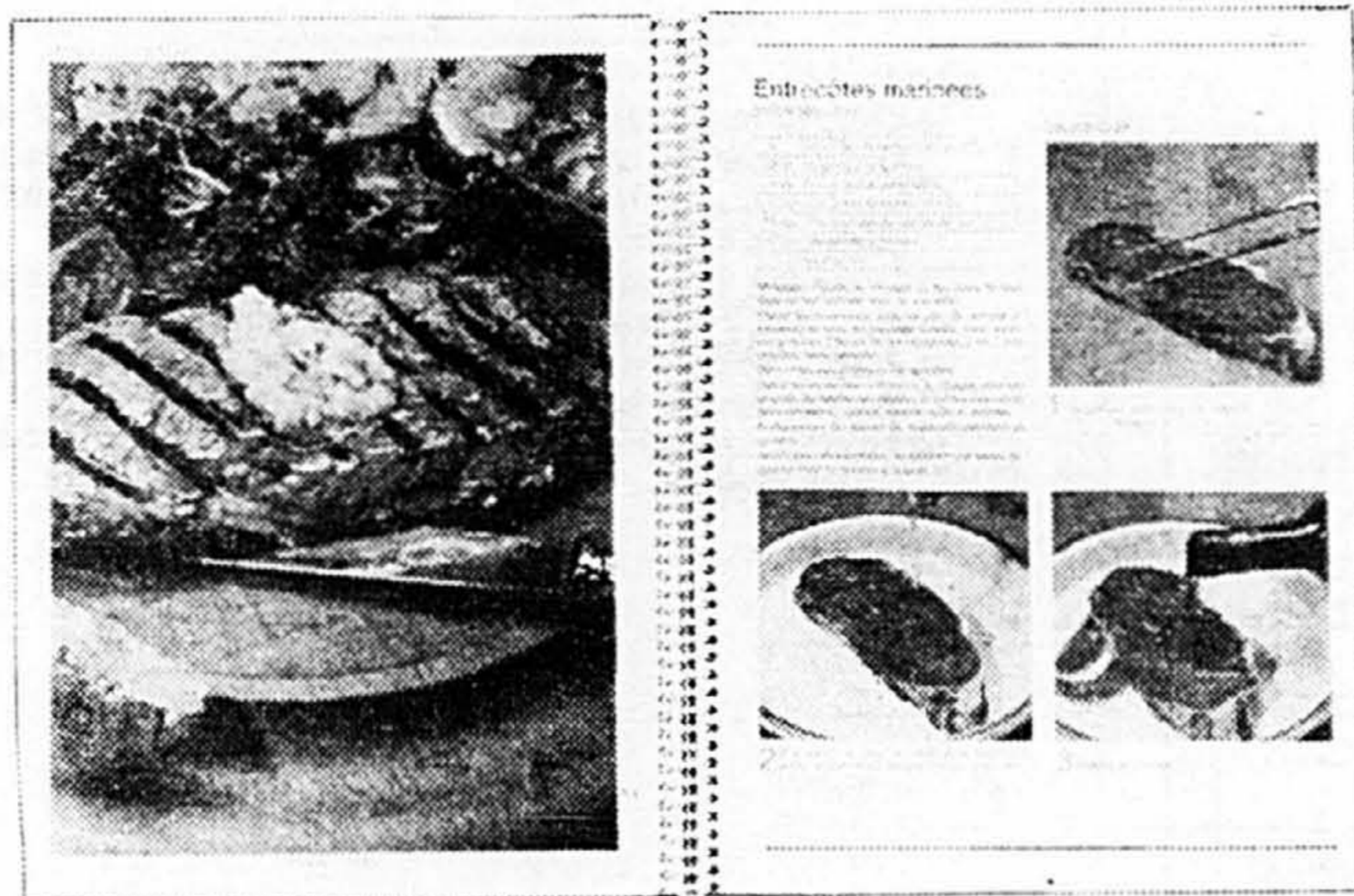


# LA CUISINE D'ÉTÉ

## POL MARTIN

Quelque 160 recettes  
comprenant des mets savoureux  
à préparer sur le barbecue,  
des plats d'accompagnement et des desserts,  
ainsi que de nombreux conseils pratiques  
sur ce mode de cuisson;  
voilà ce que nous présente Pol Martin dans  
*La cuisine d'été.*

160 pages en couleurs/Reliure spirale



### LA CUISSON AU BARBECUE

La cuisson au barbecue est relativement facile à la condition d'être bien organisé et de prendre certaines précautions. Que ce soit en banlieue, à la campagne ou même en ville, toute personne disposant d'un coin de jardin peut se fabriquer un barbecue. L'important est de lui donner une base solide, en pierre ou en brique; éviter les plaques d'ardoise car elles fendent sous l'effet de la chaleur et risquent de causer un accident. Il faut également s'assurer qu'il n'y a pas d'arbres à proximité.



Une façon  
simple  
et agréable  
de profiter  
des beaux jours.

EN VENTE PARTOUT

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

#### COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE Service rapide et efficace 285-6984

Economisez temps et argent en commandant vos livres des Editions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTER CARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

*Acc* Membre de l'Association des éditeurs canadiens

#### BON DE COMMANDE

- Veuillez me faire parvenir ( ) exemplaire(s) de «La cuisine d'été» au prix de 17,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et manutention.
- Je suis abonné à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir ( ) exemplaire(s) de «La cuisine d'été» au prix de 14,35\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et manutention.
- No d'abonné(e).....
- **IMPORTANT:** Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Editions La Presse Ltée.
- Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.
- M/ Card No.....
- Visa No.....

A retourner aux:  
Editions La Presse Ltée  
7, rue St-Jacques  
Montréal, Québec, H2Y 1K9

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

Montant ci-joint.....